

## DEUXIEME PARTIE

### CHAPITRE I

**D**E 1701, l'année où Jorge de Castanheda de Barros s'est marié, à 1712, nous résumerons les faits qui se rapportent à ce récit, ils sont rares et ne présentent qu'un intérêt moyen.

Quand Dona Francisca Pereira apprit le mariage de son fils, elle sauta de fureur, comme si l'on exprimait du fiel et du vinaigre sur la plaie d'un coup de poignard encore plus profond.

– Un fils assassiné et un autre juif ! s'écria-t-elle. Et je n'ai ni mari, ni parents pour me venger !

Ces hurlements achevaient de lacérer son mari, qui était tombé malade et ne trouvait plus aucun goût à la vie, depuis qu'il avait reconnu qu'il lui était impossible de se venger des Távoras, tout en se ménageant la bienveillance du roi. Ce qui mettait un comble à ses tourments, c'étaient les extravagances rageuses de son épouse qui ne laissait pas passer une heure sans le traiter d'homme de glaise, et de père sans entrailles ni point d'honneur.

Au milieu de l'année 1703, Plácido de Castanheda de Moura n'était plus de ce monde. Cet homme aux nerfs cisailés par sa servilité devant les caprices de sa femme, n'a pas eu, à la fin de sa vie, assez de vigueur en son âme pour réagir aux coups de l'adversité qui l'a précipité dans sa tombe. Il a expiré sans que personne ne versât de larmes, excepté Jorge, qui apprit la triste nouvelle à Amsterdam. Dona Francisca se retrouva assez riche pour ne pas regretter la perte de la juteuse charge de son mari. Plongé dans les sordides délices d'une vie dépravée, Garcia de Moura Teles n'avait pas le temps de déplorer la mort d'un père qu'il n'avait ni aimé, ni respecté.

La veuve reçut de nouvelles informations de Guarda. On lui faisait savoir que Jorge avait quitté sa patrie avec sa femme. En l'apprenant Dona Francisca Pereira fut convaincue que Jorge avait emmené le trésor de Bemposta, et qu'il était parti jouir à l'étranger d'une riche indépendance.

En 1704, Garcia épousa, contre la volonté de sa mère, une femme d'une humble condition et perdue de réputation. Garcia prit en mains l'administration des biens de son père, et se sépara de sa mère, en l'injuriant. Comme l'hôtel particulier où elle habitait dépendait du majorat de son père, il l'obligea peu après, par voie judiciaire, à libérer les lieux. Dona Francisca, écrasée, mais encore vivace comme les fragments d'un serpent, commença à se venger de ses enfants en dilapidant la

moitié des biens qui lui revenaient, en jetant l'argent par les fenêtres, sans que son âge la gênât pour donner publiquement l'impression qu'elle finirait d'une façon déshonorante, comme elle avait commencé sa vie d'épouse. À cinquante-deux ans, Dona Francisca Pereira épousa, en secondes noces, un particulier d'âge moyen, le fils sacrilège de l'évêque de Leiria, Dom Frade José de Lencastre. Cet évêque était le frère du cardinal Dom Veríssimo de Lencastre, et son successeur dans la charge honorifique de grand inquisiteur.

Grâce à l'influence de son père, Cristovão de Lencastre, le mari de Dona Francisca, parvint à se hisser à des postes importants. L'on présume que la veuve de Plácido de Moura trouva dans ce second mari quelqu'un pour venger le premier. Le fils de l'évêque se nippait, affichait un grand luxe de livrées, de carrosses et de chevaux bien harnachés ; personne n'avait vu sa femme en sa compagnie. On disait que, mauvaise fille, mauvaise épouse, et mère pire encore, elle expiait, dans la solitude de sa chambre, méprisée de ses propres domestiques et de ses esclaves.

Entre-temps, Jorge de Barros, Sara, et son écuyer António Soliz jouissaient de leur bonheur, de la paix, et de leur prospérité à Amsterdam. Le vieillard, qui gérait les capitaux de son maître, avait engagé aussi les siens dans le commerce maritime, auquel les juifs portugais et espagnols avaient, en grande partie, initié les Hollandais<sup>1</sup>. Ils se lancèrent dans de plus grandes entreprises, toutes couronnées de succès. Abandonnant la responsabilité du commerce aux soins et à la perspicacité de Soliz, Jorge partageait son temps entre les joies domestiques et la fréquentation des doctes Hébreux de la péninsule qui écrivaient, philosophaient, et enseignaient tranquillement leur doctrine à Amsterdam. Il fut extrêmement surpris de la distance que maintenaient entre eux et les autres juifs les Israélites exilés du Portugal et d'Espagne. Un Hébreu portugais qui prenait comme épouse une juive allemande, était aussitôt chassé de la synagogue, exclu de toutes les charges ecclésiastiques et civiles, on ne lui accordait même pas une sépulture parmi les Portugais.

En recherchant la cause d'une telle divergence entre membres d'une même nation, en butte à la même haine, Jorge apprit que les Hébreux portugais et espagnols se considéraient comme les représentants de la tribu de Juda, la plus noble des tribus, envoyée en Espagne du temps de la captivité de Babylone<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en fût, les juifs portugais étaient parmi les plus considérés et les plus respectés en Hollande. Durant les deux siècles où ils ont résidé en ces lieux, c'est à peine si l'on pouvait citer de rares exemples de juifs portugais châtiés pour quelque méfait.

---

<sup>1</sup> Voir les lettres où Isaac Pinto analyse Voltaire : *Lettres de quelques juifs par l'abbé Guinée*, Paris, 1817.

<sup>2</sup> Voir les lettres citées d'Isaac Pinto et *l'Histoire des Juifs, de Jésus-Christ à nos jours*, Paris, 1710.

Il fréquentait à Amsterdam Jorge de Barros, et les familles des Nunes, Ximene, Teixeira, Prado, Pereira, et autres, d'où, au bout de quelques années sont sortis le baron Belmonte, ministre de l'Espagne en Hollande, Dom Álvaro Nunes de Costa, ministre du Portugal, Machado, qui mérita d'être un familier de sa majesté Guillaume, le baron de Aguilar, trésorier de la reine de Hongrie, et bien d'autres Hébreux, d'où descendent des familles illustres par leurs titres et leurs richesses<sup>1</sup>.

On parlait encore à Amsterdam avec beaucoup de révérence d'Isaac Aboar de Fonseca, un juif né à Castro de Aire et mort en 1693, et du fameux rabbin portugais Menassés Ben Israel, avec lequel le père António Vieira se plaisait à soulever des questions théologiques où tous les deux, en tant que prêcheurs et sommités de la synagogue, se distinguaient parmi les disciples du renommé Gabriel ou Uriel da Costa, un Hébreu né à Porto, d'où il était parti en 1612<sup>2</sup>.

Sara trouva des parents à la Haye, descendant des frères de ses bisaïeux, et apprit d'eux qu'il en existait d'autres à Rio de Janeiro, du nom de Silva, dont l'un, João Mendes da Silva, jouissait d'une belle réputation dans le métier qu'il exerçait d'avocat. Les deux familles entamèrent une correspondance suivie. Sara admirait les lettres pleines de bon sens et instructives de sa parente Lourença Coutinho, l'épouse de l'avocat Silva.

Les familles des Silva et Coutinho avaient émigré en Hollande, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle ; sous le règne de Dom João IV, une fois récupéré ce nouveau territoire usurpé par les Hollandais, ils passèrent à Rio de Janeiro, se fiant au privilège d'inviolabilité, grâce auquel les gouvernements portugais attiraient la population vers ces colonies américaines.

Lourença Coutinho invitait instamment Sara à passer au Brésil ; mais Jorge, qui se contentait de la modestie de ses ressources, et de la fréquentation des Hébreux avec qui il entretenait d'affectueuses relations, essayait de calmer le désir qu'éprouvait son épouse de partir pour le Nouveau Monde.

Parfois, l'imagination de Jorge de Barros prenait son vol, elle s'en allait

---

<sup>1</sup> Ce baron de Aguilar avait été l'adjudicataire du contrat sur les tabacs au Portugal, d'où il avait fui avec le produit s'un vol important, si l'on en croit ce que disaient les inquisiteurs. La victime de ce vol était Dom João V à qui appartenaient les revenus du tabac, si vol il y a eu. Diogo de Aguilar le niait — ce qui n'est pas étonnant — et disait qu'il avait échappé de justesse au bûcher. L'empereur d'Autriche, Charles VI, lui accorda le titre de baron, en paiement de la cote à laquelle il avait fait monter les revenus du tabac dans les pays héréditaires de sa Majesté Impériale : "Titre, dit le chevalier de Oliveira qu'il a soutenu avec honneur et dignité." (1751) Et il ajoute : "S'il avait été moins fier de ses richesses et de son rang, il serait plus estimé de ceux qui connaissent ses origines." *Amusement périodique*, vol. II, p. 380.

<sup>2</sup> Il s'est suicidé vers 1645. Il appartenait à l'école des Saducéens, ce qui lui a valu des persécutions, des chagrins et la mort.

loin de là se poser sur le Neptune du domaine de Bemposta. Il lisait le catalogue que son grand-père lui avait donné des valeurs enfermées dans le coffre, et, malgré son absence d'ambition, il était rongé par le désir de posséder une richesse qui pouvait faire la fortune de beaucoup de petits-enfants de Portugais qui erraient, dans le plus complet dénuement, sur les routes d'Europe. "Qui sait, se disait-il, entre quelles mains est tombé ce trésor ! Il est impossible que la reine Catarina ait conservé ce bassin et cette statue grossière de Neptune". Simão de Sá répondit à ces interrogations dans une lettre daté de janvier 1706.

Il lui disait que la reine de Grande-Bretagne était morte, le 31 décembre de l'année précédente, d'une colique, au palais de Bemposta et que, comme il se trouvait à Lisbonne, à cette occasion, il s'était rendu tout exprès au palais, sous prétexte d'assister aux répons chantés dans la magnifique chapelle que Dona Catarina y avait fait édifier. Simão de Sá ajoutait que, après le départ de sa dépouille pour Belém, il était resté bavarder avec un simple domestique de la défunte sur les travaux que cette vertueuse dame avait fait effectuer dans ce palais dont elle avait si peu profité. Et, comme la question venait à propos, il demanda à ce serviteur attentif, comme quelqu'un qui avait connu la propriété telle qu'elle était jadis, si un bassin où il y avait une statue de Neptune avait été réaménagé. Le domestique répondit que ce n'était pas le cas : sa majesté la reine aimait beaucoup venir s'asseoir au bord du bassin qui lui dispensait beaucoup d'ombre et de fraîcheur.

– Mais alors, avait continué Simão de Sá, la statue qui était à sec, recommence à projeter de l'eau par la bouche ?

– Non, Monsieur. Quand l'architecte chargé des travaux a voulu faire jaillir de l'eau, elle lui a dit de ne pas se donner cette peine, et de ne rien changer : c'était un vilain détail que la bouche de Neptune faisant office de tuyau. De plus, le bruit de l'eau qui tombe la distrait de ses prières et lui faisait mal à la tête.

Simão de Sá craignait cependant que Pedro II, l'héritier de sa sœur, reprît les travaux, et ne fît descendre Neptune de son socle.

Quoi qu'il en fût, le coffre existait encore. Jorge de Barros entrevit une possibilité de le récupérer, et plus facilement, quand le palais de Bemposta serait inhabité.

À la fin de l'année 1706, Jorge de Barros décida de partir en voyage avec sa femme dont le climat de Hollande avait gravement affecté la santé. On lui conseilla des régions chaudes, et, nommément, le Brésil. la perspective rétablit et ravit Sara, d'aller voir sa parente Lourença Coutinho, laquelle, dans sa dernière lettre, lui donnait l'heureuse nouvelle qu'elle avait sauvé la vie, menacée, de son troisième enfant.

António Soliz resta à Amsterdam pour s'occuper des affaires de son maître.

En mars 1707, Sara et son mari se trouvaient, à Rio de Janeiro, chez João Mendes de Silva, une personnalité bien pourvue, considérée, qui simulait une grande ferveur catholique dans des poésies dévotes où il exerçait une Muse lasse des anciennes passions, plus philosophe en son for intérieur, plus spinoziste que juif. Les délices de Lourença, c'étaient ses trois fils, André, Balthazar, et António, le cadet, qui avait deux ans. Elle riait des poésies de son mari, comme la juive sincère qu'elle était.

Sara, brûlant de ressentir le bonheur d'être mère, cajolait l'aimable petit António, avouant son regret qu'il ne fût pas d'elle, et l'envie que suscitait chez elle son amie, avec ses trois jolis petits garçons.

– Si j'avais une fille, disait Sara à sa cousine, nous nous engagerions dès maintenant à faire d'elle l'épouse de ton António.

– Tu as encore du temps de reste pour établir un contrat avec moi, disait Lourença. Tu as vingt-six ans, Sara. Les femmes, on les préfère plus jeunes que leurs maris. Si, dans dix ans, tu es la mère d'une petite fille, ta fille sera la mienne quand elle aura quinze ans, et mon António sera comme ton fils. Allons-nous nous y engager par un serment ?

– Oui, ma cousine, acquiesça gaiement Sara, cela peut se faire ; n'est-ce pas, Jorge ? demanda-t-elle naïvement à son mari.

Jorge sourit, et le docteur João Mendes salua cette question par un franc éclat de rire, qui fit monter le rouge au visage de Sara.

## CHAPITRE II

L'EPOUSE DE JORGE DE BARROS avait repris des forces. La vie au Brésil était pour elle plus divertissante, moins monotone. Son mari songeait à transférer son commerce à Rio de Janeiro, et à faire venir le vieux Soliz, qui gérait avec succès toutes ses entreprises. Il écrivait dans ce but à ses amis d'Amsterdam quand il reçut la nouvelle de la mort de son António.

L'écuyer léguait au petit-fils de Luís de Barros, son protecteur, et son bienfaiteur, tous ses biens de fortune, ses économies de cinquante ans, et le capital que son défunt patron lui avait fait remettre, augmenté des bénéfices de ses affaires. Il avait laissé ses livres de raison, ainsi que des avoirs déposés chez un Hébreu digne de confiance, qu'il embrassa deux fois, pour qu'il en fît de même avec ses maîtres quand ils reviendraient en Hollande.

Jorge s'empressa de s'embarquer pour l'Europe, promettant aux Silva tout chagrins, de revenir au Brésil dès qu'il aurait liquidé son entreprise commerciale.

Au début de 1709, Jorge de Barros donnait, à Amsterdam, une sépulture honorable à son écuyer, et prenait son commerce en mains dans l'intention de le transférer, afin de revenir vite au Brésil. Je n'ai pu arriver à comprendre, toutefois, les obstacles qui ont empêché l'exécution de ses projets. C'étaient peut-être les prières de ses amis, les contre-temps mercantiles, ou peut-être l'espoir de venir au Portugal prendre ses dispositions pour récupérer son trésor qui le retenaient. Ce qui est sûr, c'est qu'en 1711, Jorge habitait encore en Hollande, et c'est cette année-là que Sara mit au monde son premier enfant qu'elle avait tant désiré, une fille qu'ils appelèrent Leonor sur les fonts baptismaux. Sara écrivit, tout émue à sa cousine Lourença Coutinho pour lui annoncer la naissance de l'épouse d'António. L'on manifesta une grande joie chez les Silva ; des deux côtés l'on prononça des serments avec une puérile solennité.

Durant quatre ans, Jorge de Barros reçut de temps en temps des nouvelles de sa famille au Portugal, par l'intermédiaire de l'Hébreu de Covilhã. Tandis que la jeunesse des illustres familles du royaume assiégeait Badajoz, mourait taillée en pièces par les armées françaises à Xerez de los Cavaleros, ou montait vaillamment à l'assaut de Ciudad Rodrigo et de bien des places résolues à se défendre, le temps d'asseoir Charles III sur le trône, en s'opposant aux prétentions de Philippe de France<sup>1</sup> ; tandis que la fierté lusitanienne éclairait de ses derniers éclairs une époque aux croyances si éteintes, aux délices aussi efféminées, Garcia de Moura menait à Lisbonne une vie de libertin, pourrie par ses vices, et se faisait remarquer comme un exemple parmi les garçons déshonorés et perdus faute de père, de mère, ou de maîtres. La femme qu'il avait épousée, fuyant ses mauvais traitements, demandait le divorce, et le versement de la dot que lui avait accordée au moment du mariage son inepte mari. Dédaignant les actions en justice, Garcia s'était acoquiné avec une Tzigane, femme aux charmes magiques, célébrée à Lisbonne pour sa beauté et ses savantes diableries, qui avaient eu pour effet d'appauvrir quelques jeunes gens et quelques vieillards.

Séparée du fils du grand inquisiteur, Dona Francisca Pereira buvait goutte à goutte le fiel qu'elle avait mis en fût pour sa vieillesse, à l'écart de ses parents, l'opprobre et la risée de la société et des salons où elle pénétrait naguère avec l'aplomb d'un orgueilleux rejeton d'une lignée royale.

Jorge de Barros déplorait la chute rapide et désastreuse de si proches descendants du respecté grand argentier et ami de Dom João IV et d'Afonso VI. Son frère et sa mère lui levaient le cœur ; des accès de pitié le poussaient toutefois à sauver d'une vieillesse ignominieuse et sans

---

<sup>1</sup> Les connaisseurs auront reconnu la guerre de Succession d'Espagne. Le Portugal, pas rancunier, s'était rangé, comme les Anglais, du côté des Habsbourg. (NdT)

aucun appui la créature à qui il devait son existence. Mais il se retint, comprenant que ses charitables tentatives étaient inutiles, sinon stupides. Sa mère et son frère étaient en outre encore riches : c'était lui qui avait travaillé pour vivre, en faisant du commerce, avec le soutien de gens de basse extraction afin de gagner son pain et d'assurer à sa famille une condition décente.

Jorge hésitait encore entre faire voile pour Rio de Janeiro, ou lancer d'abord un nouvel assaut contre le trésor de Bemposta. Ce désir le tenaillait chaque fois qu'il regardait attentivement la bague de son aïeul. Sara distrait son esprit de ces angoisses en lui demandant de ne pas exposer sa liberté et sa vie, maintenant que Dieu lui avait donné une fille, un trésor du ciel auprès duquel celui de Bemposta était une caisse remplie d'une vile poussière.

Cette forte sainte poésie d'une mère exerça sur lui un grand pouvoir. Il avait résolu de passer finalement dans le Nouveau Monde avec ses biens qu'il était parvenu à liquider, lorsque son ami de Rio de Janeiro lui écrivit, au début de 1713 pour lui annoncer l'arrestation de Lourença Coutinho et de son mari, soupçonnés de pratiquer la religion juive, et remis en tant que tels à Lisbonne entre les mains du Saint-Office. Dans cette lettre, il y avait deux lignes de Lourença, adressées à Sara, que voici :

*Je puis juste te dire que je m'en vais, prisonnière, à Lisbonne, avec mon mari et mes enfants. Que Dieu me vienne en aide et me donne le courage d'endurer la torture. Ta cousine*

Lourença

Sara jeta des hauts cris, quand elle lut ces mots. Jorge resta quelques minutes étourdi et perplexe, puis sortit de son recueillement angoissé en s'écriant :

– Nous partons pour le Portugal : cette famille n'a là-bas personne qui puisse la secourir. Nous nous devons à présent, Sara, de nous sacrifier. Allons-y, j'ai des amis et des parents sur qui je puis compter.

Dans le premier bâtiment qui aborda à Porto, il y avait Jorge et Sara, avec leur fille de huit mois dans ses bras. Ils partirent de Porto pour Covilhã, où, surpris, Simão de Sá les accueillit. Leur hôte israélite écrivit de chez lui à Lisbonne, pour demander qu'on le prévînt quand arriverait le navire transportant cinq familles prisonnières de Rio de Janeiro.

Quand le navire parvint à la barre de Lisbonne, Jorge se trouvait chez Diogo de Barros. Sara était prudemment demeurée à Covilhã, car elle voyait que sa situation par rapport au Tribunal de la Foi ne devait pas être meilleure que celle de Lourença Coutinho.

João V commençait son règne stupide, en aspergeant de sang son masque d'hypocrite. Comme il souffrait de flatulences, le fils de Pedro II

alla s'aérer en 1760<sup>1</sup>, pour sa convalescence, à Azeitão. Il passa la nuit à Coina, et alla rendre visite, le lendemain, à divers moines, en compagnie des frères Francisco, António et Manuel et de l'évêque et grand aumônier Dom Nuno da Cunha de Ataíde, un homme au cœur mauvais, ennemi juré des Hébreux et des hérétiques, autant de vertus qui lui valurent en 1712, la calotte de cardinal et les emblèmes de grand inquisiteur, accordés par le très-saint pape Clément XI.

João V quitta le château de Palmela, où il était allé les voir, à ce point convaincu par les prières du grand aumônier, et de Dom José Pereira de Lacerda, prieur de Santiago, qui dirigeait cet ordre à partir de ce château, de convertir les juifs, qu'il promit au diable et à saint Dominique de disputer à l'un les âmes qui lui tomberaient entre les mains, et à l'autre de les hisser à la béatitude grâce aux treuils et aux poulies des supplices dits "de la corde".

Une fois engagé par ce vœu fervent, il commença par revenir d'une façon abjecte sur les traités solennels qui assuraient aux Hébreux des colonies brésiliennes que leur asile resterait inviolable. La piété faisait des progrès dans l'esprit du roi, qui plus tard allait édifier Mafra, tandis qu'il violait le monastère de Odivelas, où il disposait, à cet endroit même, avec des murs contigus au temple du Seigneur, d'une religieuse avec des enfants, assez dépravée pour ne pas s'inquiéter de la justice de Dieu et du scandale dont elle souillait la communauté.<sup>2</sup> C'est ainsi que du pouvoir séculier partirent des ordres pour appréhender outre-Atlantique, et confier aux cachots du Rossio, les Portugais soupçonnés de judaïsme.

Qui a dénoncé la famille des Silva, et quelle raison avait donnée Lourença Coutinho de se faire spécialement accuser d'hébraïsme. Ils ne le disent pas, les nombreux biographes français, italiens, brésiliens et portugais qui ont rapporté les infortunes de cette famille. Ni Barbosa, dans sa *Biblioteca Lusitana*, ni Sismondi, dans la *Littérature du midi de l'Europe*, ni Ferdinand Dinis, ni João Manuel Pereira da Silva, dans le *Plutarco Brasileiro*, ni Varnhagem, ni José Maria da Costa Silva, ni Vegezzi Ruscalla, dans la biographie d'*Il Giudeo Portuguese*. Un mot comble cette lacune : celui d'INFAMIE, l'on n'a pas encore inventé de nom pour donner une vague idée de l'effronterie dont a fait preuve l'Inquisition, ce bras ensanglanté qui frappait au visage l'honneur du

---

<sup>1</sup> Ce roi est mort en 1750. Ce doit être une inadvertance de l'auteur. (NdT)

<sup>2</sup> Les premières années de ses amours avec la religieuse bernardine, Dom João V entra dans le couvent par la grande porte. D'après la tradition, un jour, en sortant d'un entretien avec la bonne sœur, au moment de lui faire ses adieux, il lui avait dit : "Que vas-tu faire, maintenant ? – Je vais aller, avait répondu la nonne, avec la communauté, demander en chœur à Dieu de veiller sur la santé de Votre Majesté." Ces paroles émurent João V. À la suite de cette émotion, il fit construire un passage qui menait à l'intérieur de ce couvent, afin d'éviter le scandale qu'il provoquerait en entrant par la conciergerie.



Portugal avec le sceptre des rois.

Avec l'aide de ses parents, Jorge de Barros trouva un astucieux moyen de faire parvenir entre les mains de João Mendes da Silva, un billet contenant quelques mots l'encourageant à se fier à l'influence de ses amis. Lourença de Coutinho reconnut l'écriture et dit :

– Nous avons quelques bons anges de notre côté.

Une fois débarqués, ils furent conduits, escortés par une patrouille de police et la foule plébéienne, au palais des Estaus. Lourença tenait la main de son fils António, qui avait alors six ans. André et Balthazar tenaient celle de leur père, et pleuraient, en se blottissant tout contre lui, et portaient des yeux horrifiés tout autour.

À la porte de la sainte maison, Lourença fut séparée de ses enfants et de son époux par deux familiers dispensateurs de bonnes paroles, qui lui firent traverser quelques pièces. João Mendes resta dans la vaste cour, entouré de ses enfants, dont le plus jeune appelait sa mère, baigné de larmes. Le père affligé regardait comme un idiot les gamins serrés contre ses jambes. Peu après, João Mendes et ses enfants reçurent l'ordre de sortir, puisqu'ils étaient libres de la faire.

– Et ma femme ? demanda l'avocat.

– Elle est détenue pour être interrogée.

– Interrogée sur quoi ? reprit le mari, inquiet.

– Elle va le savoir, rétorqua, la mine sombre, le familier du Saint-Office. Allez avec Dieu, vous n'avez rien à faire ici.

João Mendes sortit, au milieu d'une foule que les soldats écartaient à coups de poing et de pied. Il s'écarta des mains de la populace et se retrouva à l'abri au Couvent de Saint-Dominique, les yeux fixés sur le bâtiment à l'aspect lugubre où était restée la mère de ses enfants. Il pleurait en cajolant les petits, quand un inconnu s'approcha de lui, et lui dit :

– Êtes-vous Monsieur João Mendes da Silva ?

– Je suis ce malheureux.

– Jorge de Barros vous attend. Suivez-moi, entrez dans la maison où j'entrerai. Ne craignez rien, je suis le cousin du mari de Sara ; courage : votre femme a des appuis.

### CHAPITRE III

**J**E N'AI PLUS D'EPOUSE ! s'exclama João Mendes en se jetant dans les bras de Jorge, qui, noyé de sanglots, ne pouvait lui répondre.. Mes enfants se retrouvent-ils sans mère ? demanda encore l'avocat, plongé dans une affligeante angoisse.

– Non, Monsieur, répondit le vieux Diogo de Barros.

– Vous allez voir bientôt votre femme, et ces enfants leur mère. Ne pleurez pas, mes petits, votre mère ne court aucun danger.

– C'est vrai ? s'écria João Mendes, faisant mine de s'agenouiller aux pieds de Diogo de Barros. Le vieillard le retint dans ses bras, et lui dit :

– Soyez tranquille : mon neveu vous dira que Diogo de Barros a quelque influence sur le grand inquisiteur Nuno da Cunha. Je vais sortir. Écrivez à votre épouse, vos lettres vont lui être remises, quels que soient les obstacles.

Il sortit parler à l'inquisiteur, le digne neveu de Luís Pereira de Barros. Entre-temps, Jorge calma les craintes de son ami, et l'inquiétude consternée des enfants en leur insufflant les espoirs qu'il était sûr de voir réalisés. João Mendes voulut écrire à Lourença, mais, ce qu'il recelait pour elle dans son âme, c'étaient des larmes inexprimables, des angoisses qui troublaient sa raison, des cris, pas des paroles, des accès frénétiques qui le faisaient bondir de sa chaise, et se précipiter sur ses enfants avec des gémissements et des gestes trahissant un désespoir mortel. Jorge le suppliait, en joignant les mains, de faire un effort pour réfréner son anxiété, en lui rappelant le courage avec lequel ses aïeux avaient enduré les pires souffrances, et le tourment inexprimable de se voir séparés de leurs enfants, d'assister au viol de leurs épouses, l'égarement atroce qui les amenait à tuer de leurs propres mains leurs enfants en bas âge.

Par moments, l'anxiété de João Mendes s'apaisait, mais, par intermittences, son désespoir et ses plaintes redoublaient, il demandait alors à Dieu d'emporter ses enfants, pour que le courage ne lui manque pas de se tuer, quand sa femme serait condamnée à mort.

Voyant que João Mendes ne parvenait pas à écrire deux lignes, Jorge écrivit lui-même à Lourença Coutinho pour lui donner la force d'attendre sa prochaine libération. Il lui rapporta la situation de son mari et de ses enfants. Il lui demandait de pleurer pour se soulager, et de penser toujours à eux pour sentir la nécessité de rester en vie, et de ne pas perdre courage.

À la tombée du jour, Diogo de Barros arriva, le visage jovial. L'inquisiteur lui avait promis de recueillir le plus rapidement possible les dépositions de témoins brésiliens ; et, s'il n'y avait rien d'autre à sa

charge que les dénonciations qui avaient été faites, il assurait Diogo de Barros qu'au bout de cinq mois ou moins, on ferait un autodafé après lequel Lourença Coutinha serait libérée.

Pour ce qui est de João Mendes da Silva, ajouta l'inquisiteur, il pouvait être tranquille, et faire ce qu'il entendait, il ne faisait l'objet d'aucune dénonciation.

– Cinq mois, s'écria João Mendes. Elle va rester, ma pauvre femme, incarcérée cinq mois !... Je ne la verrai pas, et elle ne verra pas ses fils !... Oh ! Monsieur Barros !... Je mourrai avant que soit passé tout ce temps !

Le vieillard le coupa :

– Vous mourrez si vous êtes faible...

– Et elle, reprit Silva... qui lui a donné la force de vivre cinq mois dans ces cachots ?

– C'est le Très-Haut qui va la lui donner, c'est son mari... Quelle angoisse devrait être la vôtre, Monsieur Silva, si votre femme partageait le sort de certaines personnes qui sont entrées aujourd'hui avec elle, pour ressortir condamnées, par le même autodafé, à être brûlées sur le bûcher !? Madame Lourença Coutinho, d'après ce que j'ai retenu des demi-mots du cardinal-inquisiteur, c'est la seule à qui de simples soupçons promettent une levée d'écrou dans un bref délai. Il se peut même qu'avant ce délai de cinq mois, nous arrivions à la faire libérer, ou, au moins, à améliorer ses conditions de détention en la transférant dans quelque retraite, comme cela s'est produit pour des détenues qui n'avaient à répondre que de légères fautes.

Se tournant vers son neveu, Diogo de Barros continua :

– Écoute, l'inquisiteur m'a demandé si tu avais abjuré la religion catholique en Hollande. Je lui ai répondu que non, il a souri. Il faut supposer que les sourires d'un inquisiteur sont comme la gueule d'un crocodile quand elle s'ouvre. Attention, Jorge ! Ta mère, il n'y a pas d'âge ni de malheur qui calme son naturel rancunier. Ta femme est la fille d'Hébreux que bien des gens ont vu mourir au Terreiro da Lã. Restez sur vos gardes, je crains de ne pouvoir vous aider si vous tombez un jour entre les mains des dominicains. Ta présence à Lisbonne est inutile, pour faire libérer Lourença Coutinho. Je regrette d'avoir à te dire d'aller à Covilhã, et de ne pas y rester plus longtemps que je t'écrirai de le faire. Dès que je te dirai de t'enfuir, enfuis-toi, je serai immédiatement prévenu quand on donnera l'ordre de vous arrêter.

– Le saurez-vous, mon oncle ? demanda Jorge. Le secret de cet infâme tribunal me sera-t-il révélé ?

– Ne traite pas d'infâme le tribunal suprême de l'Inquisition, répondit en souriant Jorge de Barros, je suis moi-même... un familier du Saint-Office.

– Vous, mon oncle ?! s'écria Jorge.

– Oui, moi ; je me suis dit que ce serait indispensable pour te sauver. J'ai demandé que l'on m'y admît dès que j'ai appris ton mariage avec Sara. En qualité d'employé de l'Inquisition j'offre à Monsieur João Mendes da Silva mes services, en lui proposant de transmettre ses lettres à son épouse. Vous voyez, tous les deux, que le fait d'être un familier du Saint-Office entraîne des prérogatives qui ne sont pas méprisables ; et, après tout, par-dessus tout, les fils de saint Dominique assurent que les familiers de cette sainte entreprise jouissent, dans la béatitude, d'une place à part, ils siègent juste au-dessous du trône de Torquemada, de Pedro Arbués, et d'autres apôtres de la rédemption d'Israël. Et maintenant, continua Diogo de Barros, en tapotant l'épaule de João Mendes, je vous demande instamment de venir vous asseoir avec vos enfants à la table de ce gardien de l'Inquisition. Nous avons besoin de manger pour assister à la déplorable tragédie qui se déroule depuis je ne sais combien de milliers d'années sous les yeux de la Providence.

## CHAPITRE IV

**L**A CELLULE DE LOURENÇA COUTINHO, dans les geôles du Rossio a été l'une des moins ténébreuses. L'épouse d'un mari aimé comme de trois enfants chéris resta cependant, dès la première heure où elle fut arrachée à leurs bras, dans une torpeur spirituelle, plongée dans une stupeur, une apathie qui semblaient lui interdire de réfléchir à son malheur.

Je ne puis décrire cette première nuit. Lourença regarda ses ténèbres comme la lueur de sa première aurore dans les cachots de l'Inquisition : ses yeux, encore ouverts, semblaient être devenus aveugles, tandis que le souvenir de son passé s'obscurcissait aussi.

À huit heures, on la fit lever d'un tabouret, pour la conduire dans une autre pièce. Le geôlier qui la guidait lui dit, en entrant dans l'autre cellule :

– Cette chambre est bien plus confortable, ce n'est même pas un cachot ; elle a des grilles qui donnent sur le Rossio : ici, c'est comme si vous étiez chez vous.

– Et mon mari, et mes enfants ?

– Ils ne sont pas venus, répondit le gardien.

– Si, fit-elle, en insistant.

– Non, Madame ; ils s'en sont allés là où ils ont voulu.

– Et moi, je reste ? s'écria-t-elle.

– Oui, pour l'instant ; à mon avais, vous n'êtes pas là, Madame, pour bien longtemps. Des ordres sont arrivés de monsieur le grand inquisiteur

pour vous donner une des chambres réservées.

– Et je peux voir mes enfants et mon mari ? reprit Lourença.

– Écoutez, s'ils passent là, sur la place, vous pourrez les voir aussi longtemps que vous voudrez. Il n'y a qu'une seule chose interdite, de sortir dans la rue. Il n'y a pas à Lisbonne, en outre, de fenêtres qui aient une vue aussi large.

– Et alors, qu'en est-il de mes fils ? Où sont-ils, à présent ?

Elle se répandit alors en gémissements effrénés, courant vers les grilles, appelant ses enfants et son mari, ses yeux fixant, hagards, tous les gens qui passaient.

Le gardien l'invita à se calmer, elle risquerait sinon de descendre dans les culs de basse-fosse.

Lourença se reprit, elle tremblait juste, les mains jointes, en buvant ses larmes avec des sanglots qui l'étranglaient.

Elle fut à dix heures conduite par le gardien dans une grande salle, peu éclairée, au plafond haut. Elle vit un vieillard au visage avenant qui la pria d'entrer, et la considéra quelques secondes comme s'il doutait de la raison de la malheureuse. Il lui parla de son mari et de ses enfants ; il lui remit une lettre volumineuse ; il lui assura que son infortune n'irait pas au delà d'une privation de liberté de quelques mois, et lui demanda d'aller écrire sur une table parmi celles qui se trouvaient dans cette salle deux mots d'une femme courageuse à son mari prostré.

Lourença avait tout écouté en silence ; elle avait pris la lettre sans l'ouvrir ; le familier du Saint-Office attendait qu'elle se levât pour écrire les paroles qu'il lui demandait, Lourença demeurait immobile.

– Et alors ? Vous allez écrire, Madame ? reprit Diogo de Barros. Écoutez, je suis l'oncle de Jorge ; fiez-vous à moi.

– Et mes enfants ? demanda-t-elle vivement, en s'approchant du vieillard ?

– Vos enfants et votre mari sont mes hôtes. J'arriverai à mettre vos petits garçons sous vos yeux ; mais prenez sur vous ; gardez, pour eux, le courage d'une mère. Vous verrez que cette épreuve va vite se terminer. Voulez-vous lire la lettre de votre mari ?

– Ah ! s'exclama-t-elle, elle est de mon mari, cette lettre... c'est vrai ?

– Oui, l'autre est de Jorge, elle a été écrite alors que votre mari consterné n'arrivait qu'à pleurer.

Lourença lut, prise d'un frisson conclusif, tandis que les larmes cessaient de couler.

– Je n'y arrive pas ! Je ne vois rien, mon Dieu ! hurla-t-elle.

– Vous la lirez dans votre chambre, quand vous pourrez ; mais si vous arrivez à écrire quelques mots réconfortants à votre mari... vous en êtes capable ? Vous voulez le réveiller de son mortel abattement ? Vous voulez que vos enfants n'aient pas à pleurer la perte de leur père ?

– Oui !... s'écria-t-elle. Dites-moi ce que je dois lui écrire, Votre Seigneurie.

– Ce qui vous paraîtra le mieux pour qu'il soit convaincu que vous avez assez de force pour résister à cette épreuve.

– Oh, Mon Dieu, dit-elle. C'est la première fois que je mens à mon mari... Tant pis !... Qu'il vive pour que mes enfants ne tombent pas dans l'indigence...

Et elle remplit le quart d'une grande feuille à une vitesse vertigineuse.

– Regardez... dit-elle à Diogo de Barros. Il va y croire ?

Le familier du Saint-Office lut et dit :

– Il ne croira pas que vous êtes tranquille, comme vous le dites ; mais il croira que vous sentez la divine faveur de la résignation. Vous allez à présent me voir, Madame, tous les trois jours ; des grilles que vous avez à votre chambre, vous verrez chaque jour à onze heures votre époux et vos enfants à l'entrée principale du monastère de Saint-Dominique. Si, avec ces moments de bonheur que l'on ne concède pas encore aux Hébreux, vous faiblissez, Madame Lourença, au point de succomber, je vous dirai que vous êtes par trop fragile, surtout quand vous recevez de moi l'assurance d'être libérée, sans boire au calice amer, continua-t-il en baissant la voix, auquel, dans cette maison, les plus innocents sont forcés de boire.

Lourença trouva en elle une âme de mère et d'épouse, en relisant la lettre de son mari, en l'absence de Diogo de Barros. Elle resta longtemps prostrée, le visage contre le sol, adressant ses prières à je ne sais si c'était au Dieu de Jacob, ou de saint Dominique de Gusman, ou à la Divine Providence plus puissante que les autres. Elle pria et se sentit réconfortée.

À onze heures, que sonnait la tour des dominicains, elle courut à sa fenêtre, et vit son époux et ses enfants. Les petits, regroupés devant leur père, regardaient les grilles entre lesquelles on distinguait un linge blanc. João Mendes, en essayant de ne pas attirer l'attention des passants, lançait des regards dans cette direction, et passait sur ses yeux un mouchoir imbibé de ses larmes.

Les jours traînaient ainsi en longueur. La pauvre femme se sentait soutenue par Dieu. C'était l'habitude du malheur, ce don miséricordieux de la nature humaine qui se laisse confondre avec la douleur au point d'en adoucir le poison par les pleurs. Il est cependant probable que Dieu joue son rôle là-dedans. Cette résignation sereine, et presque savoureuse, les scélérats ne la ressentent pas.

Obligé de se plier à sa saudade, et de distraire son esprit par des réflexions capables d'assurer la subsistance de sa femme et de ses enfants, João Mendes da Silva décida d'ouvrir un cabinet à Lisbonne. Il pensait qu'on ne lui rendrait plus ses avoirs au Brésil, peut-être déjà

confisqués, comme la loi le permettait, dès que le Tribunal de la Foi se mêlait de se pencher sur la conscience de ceux qui les possédaient. Pour faciliter l'acheminement des juifs vers le ciel, l'Inquisition les soulageait du poids de leurs biens sur la terre, ces biens devant servir à garantir les prérogatives des fidèles. Ces fidèles percevaient leur part du butin graduellement, suivant leur condition, du monarque au dernier sbire du Saint-Office.

Certaines personnes de mérite, apparentées aux Barros, vantèrent les compétences de l'avocat venu du Brésil. Dès que João Mendes ouvrit ses portes et fut à même, étouffant des vagues de larmes, d'écouter les points de vue de ses clients, l'affluence fut telle que son nom fut aussi connu que celui des premiers jurisconsultes.

Se languissant de sa famille, Jorge de Barros quitta Lisbonne, et ne s'occupa plus de la libération de Lourença, laissée aux bons soins de son généreux oncle. Parfois, le trésor de Bemposta réveilla son désir d'essayer encore ; mais il avait promis à sa femme, sur la vie de sa fille, de ne pas s'exposer aux soupçons, et ne ne courir aucun risque.

À ce moment-là, Jorge de Barros se jugeait plus que bien pourvu en biens de fortune. Il avait voulu donner la moitié de ses avoirs au mari de Lourença Coutinho ; mais, s'il n'avait pas un bon sang, pur de toute particule judaïque, l'avocat avait pour lui l'estimable complexion des hommes qui d'eux-mêmes se contraignent, s'acquittent de leurs obligations, et subviennent à leurs besoins par le travail. Là-dessus, les juifs étaient des saints, le travail était leur martyre.

## CHAPITRE V

**S**e fiant à la vigilance de Diogo de Barros, Jorge demeura quelques mois à Covilhã, en attendant la libération de Lourença Coutinho, il comptait que les deux familles se retrouveraient sur un port de mer, d'où elles partiraient pour le Brésil.

Elles arrivèrent au bout de deux mois de Rio de Janeiro, les pièces du procès intenté. Pour réfuter les dépositions qui accusaient la prisonnière de judaïser en observant la vieille loi dans certaines festivités et certains jeûnes, le défenseur de Lourença alléguait, en les ajoutant aux actes, des poésies fort dévotes que João da Silva avait écrites et fait imprimer au Portugal, deux sous son nom, dont une adressée à Saint Antoine de Padoue, et l'autre au prince de Gandie, São Francisco de Borja, louant l'héroïque humilité dont il fit preuve quand il était allé se faire héberger parmi les pauvres à l'Hôpital de Santa Clara<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> João Mendes da Silva devait avoir lu l'affaire dont parle en ces termes Dom Rodrigo

Les espoirs des protecteurs de Lourença, malgré les bons services du promoteur du Saint-Office, restèrent cependant en deçà de ce qu'ils avaient escompté. La prisonnière était d'emblée absoute, sans confession, sans interrogatoire, sans torture ; mais il était obligatoire qu'elle sortît réconciliée pour ne pas créer de précédent dans les usages de l'Inquisition ; et elle ne pouvait sortir en tant que réconciliée qu'après un autodafé. Heureusement pour elle, cette année-là, on donna encore ce spectacle saint en juillet, et non, comme d'ordinaire, en octobre, au premier dimanche de l'Avent. Lourença sortit donc, le neuf juillet, de l'église de São Domingos, où elle était entrée sans habit, et fut, après avoir reçu, d'un inquisiteur acquis au familial Diogo de Barros, la pénitence de l'imposition.

La nouvelle fut accueillie à Covilhã, avec de telles manifestations de joie que, d'après les voisins de Simão de Sá, le Messie tant attendu avait fini par apparaître.

Lourença était entrée encore jolie au palais des Estaus ; cent soixante jours dans l'atmosphère empestée de ces étouffantes cavernes où pourrissaient des centaines de prisonniers, avaient suffi pour blanchir ses cheveux et rider sa peau. Ses fils la fixaient comme s'ils ne la reconnaissaient pas. Son mari lui baisait le visage en l'inondant de ses sanglots comme s'il avait voulu, avec ses baisers, faire revenir les couleurs d'un autre temps, et rafraîchir avec ses larmes l'aridité de sa peau. Sara demanda instamment à sa cousine d'aller recouvrer sa santé affaiblie à l'air sain de Covilhã, et, si son mari ne pouvait l'accompagner, de prendre avec elle ses trois petits garçons.

João Mendes applaudit le départ de son épouse, parce qu'il redoutait de la perdre, conforté dans ses craintes par le médecin hébreu Diogo Nunes Ribeiro<sup>1</sup>.

Lourença resta avec ses trois fils à Covilhã durant deux mois. António, le cadet, tenait, chaque fois qu'on le lui permettait, Leonor dans ses bras. Il tressait des fleurs pour lui confectionner des guirlandes ; il préparait à

---

Pinheiro dans son *Catalogue des Évêques de Porto* : "Durant les années 1560 du Christ, est passé par cette ville le père Francisco de Borja de la Compagnie de Jésus, duc auparavant de Gandie... Le père Francisco de Borja descendit chez les pauvres de l'Hôpital de Santa Clara, ce qu'apprenant l'évêque Dom Rodrigo, qui le connaissait bien de réputation, et encore plus sa sainteté, alla lui rendre aussitôt visite." J'invite le lecteur moins au fait des événements anciens à consulter le susdit *Catalogue* afin de constater, en quelques pages, que le vénérable Francisco de Borja est venu, tout pénétré de cette humilité, établir les prêtres de cette compagnie dans la demeure d'Henrique Nunes de Gouveia. Les habitants de Porto s'opposèrent opiniâtement à la fondation de ce collège, comme ils avaient, en d'autres temps, combattu la fondation d'un couvent franciscain. Voir l'*Histoire Séraphique de l'Ordre des Frères Mineurs*, par frère Manuel da Esperança, P. I.

<sup>1</sup> Oncle maternel du fameux António Nunes Ribeiro Sanches, médecin de l'impératrice de Russie, né à Penamacor, décédé à Paris. L'Inquisition avait poursuivi ses aïeux, et n'a pu l'attraper, lui.



son intention des coussins de feuillages à l'ombre des arbres ; il inventait des jouets, et improvisait des grimaces pour la faire rire.

Sara disait à sa cousine :

– Cela ne te semble-t-il pas étonnant cet amour de ton António pour la petite ?!

– J'en suis émerveillée ! assurait Lourença. J'ai déjà songé que Dieu avait façonné le cœur de ces enfants pour qu'ils s'aiment, puisque nous nous sommes si joyeusement entendues pour les marier !...

– Il en sera ainsi... acquiesça Sara.

– Mais, cousine, répondit tristement Lourença, quel chagrin ce sera pour moi si tu pars du Portugal, et que je reste ici !...

– Tu ne retournes donc pas à Rio de Janeiro ?!

– Il me semble que non... Mon mari sait qu'il y a des ennemis, qui vont continuer à le poursuivre. Les témoins qui m'ont accusée sous serment, il a deviné qui c'était. João Mendes était le plus grand juriste, et le plus sollicité. L'envie est un ennemi inexorable. Si nous retournons à Rio, dit-il, et peut-être a-t-il raison, nous serons de nouveau appréhendés et ramenés au Portugal. Grâce à l'influence de ton Jorge, mon mari s'est fait en outre beaucoup d'amis à Lisbonne, il a du mal à abattre tout le travail qu'il a. Pour ce qu'il est de l'argent, il dit qu'il en gagne plus au Portugal ; avec cet avantage que l'air de Lisbonne est meilleur pour sa santé. Il invoque une autre raison : l'éducation de ses enfants. Il veut donner aux aînés une formation de médecin ; notre António, il veut lui donner une formation de juriste pour lui céder son cabinet. Je ne vois pas les raisons que je pourrais invoquer contre les arguments de João Mendes. Comme tu le sais, mon mari a seize ans de plus que moi ; il en a déjà cinquante-sept, il a besoin de se reposer ; les voyages le fatigant beaucoup ; et une nouvelle épreuve, comme celle de mon incarcération, trancherait le fil de sa vie. Tu vois, ma cousine chérie, que nos tout petits fiancés vont être séparés, et Dieu sait s'ils se reverront. Pourquoi ne restes-tu pas au Portugal, toi ?

– Et l'Inquisition ? dit Sara.

– Elle viendrait te poursuivre jusqu'ici, cette maudite ? Les parents de ton mari, cet honnête Diogo de Barros ne parviendront-ils pas à obtenir qu'on te laisse vivre en paix ?

– Jorge dit que non. Le grand inquisiteur suppose que mon mari s'est converti à la religion juive. Sa mère m'inspirera de la terreur tant qu'elle vivra. Et je sais que, si je tombe entre les griffes des bourreaux, je ne reverrai plus la lumière, si ce n'est celle des flammes. Si nous sommes ici tranquilles, c'est parce que Dona Francisca Pereira ne sait pas que nous sommes ici !... Oh, ma cousine !... Si on m'arrachait à mon mari et à ma fille !... s'exclama Sara en serrant passionnément son enfant contre son cœur. Si l'on m'enlevait ma fille, comme j'ai été arrachée au sein de ma mère... de ma pauvre mère !

Lourença l'interrompt :

– Non, non, Dieu nous en préserve ! Va-t-en, va-t-en du Portugal, tu ne sais pas ce que c'est qu'une heure entre ces murs noirs !... Qui sait si mon arrivée à Covilhã leur donnera des raisons de troubler ton repos !...

– Non, cousine, elle ne leur en donnera pas. Personne ne connaît l'existence que tu mènes ici, ni ton nom, en dehors de cette maison. Jorge sera prévenu, dès que notre liberté sera menacée. J'ai besoin de respirer cet air, et mon pauvre Jorge, privé de sa patrie à cause de moi, jouit ici d'une meilleure santé. Rends-toi compte, ma fille !... Ce Jorge, né pour arriver à de tels sommets, avec un esprit aussi élevé, s'est résigné à une vie de négociant en fromages, en épices. Si le grand argentier Luís de Barros avait pu penser qu'il éduquait son petit-fils chéri pour un tel destin !... Et il dit maintenant qu'il a besoin de travailler beaucoup pour éduquer et doter cette petite. Il n'attend de sa maison aucun patrimoine ; parce que sa mère, avant de mourir, va tout vendre et tout donner pour qu'aucun de ses fils ne profite de rien. Regarde à quel point cette femme a été malheureuse, quel châtement elle a subi ! Elle n'a de l'estime pour personne, et n'a, dans cette vie, personne qui l'estime, une âme qui lui donne soif d'eau dans la fièvre de son agonie ! Qu'est devenue cette dame que j'ai connue si respectée à la cour, recevant la visite des plus illustres fidalgas ! Jorge m'a dit que même ses esclaves la méprisent ! Et elle est encore riche, en plus ! Si elle devient pauvre un jour, il faudra que mon mari vienne l'enlever de la boue des rues !... Voilà ce qu'il en est, ma Lourença chérie ! Nous allons repartir pour les brouillards froids et les grosses fièvres de la Hollande. Veuille le Seigneur que mon mari ne tombe pas malade... Que sa miséricorde m'enlève de ce monde, si je dois encore voir ma Leonor sans père !...

– Il y a là de quoi s'inquiéter! lâcha Lourença. Ton mari est solide, et gaillard. S'il tombe malade à Amsterdam, il part pour Londres ou pour Rome, ou pour n'importe quelle ville d'Italie, où il y a beaucoup de gens de notre nation, qui vous accueilleront et vous entoureront d'attentions. Ne vous souciez pas de l'avenir de Leonor. João Mendes va faire liquider votre maison à Rio de Janeiro, et placer votre capital à Lisbonne. Mon António fera des études ; et quand il aura vingt-deux ans, il sera docteur, et suffisamment à l'aise pour assurer un train de vie confortable à notre Leonor.

Le dialogue fut interrompu par Jorge de Barros, qui entra en lisant une lettre.

– De qui elle est ?

– De l'oncle Diogo, répondit son mari avec un sourire amer. L'Inquisition flaire tes traces, Sara !...

## CHAPITRE VI

L'AFFAIRE EXTRAORDINAIRE du mariage d'un fidalgo descendant d'aïeux et de parents vieux-chrétiens, avec la fille de juifs brûlés à l'autodafé de 1685, impressionna et scandalisa d'une façon aussi vive que durable les esprits des frères dominicains ainsi qu les membres de ce tribunal. L'on pouvait supposer que la moitié de Jorge de Barros s'était convertie de tout cœur à la foi catholique pour épouser un chrétien ; cette pieuse hypothèse se heurtait à la conduite ordinaire des époux, qui s'absentent aussitôt de leur patrie pour vivre parmi des juifs, dans un pays où l'hérésie n'entraînait aucune poursuite, où les portes des synagogues s'ouvraient franchement au culte satanique de la race déicide. Si la juive, unie par un sacrement à Jorge de Barros était chrétienne, pourquoi fuyait-elle ? Si son mari était chrétien, comment sa conscience acceptait-elle de le voir se mêler à des hérétiques, à des hébraïsants sans retenue en Hollande, une terre maudite où le démon avait tendu ses rets contre le Christ, et contre le Souverain Pontife ?! Ces questions étonnantes, les cœurs impartiaux, logiques et consternés des fils du glorieux patriarche Saint Dominique se les posaient.

Que la juive fût précipitée en enfer, cela faisait beaucoup de peine aux pères, parce que c'était une âme pour laquelle avait coulé le sang des plaies du Rédempteur ; mais que cette perverse créature entraînât dans sa chute l'âme de son mari, ce désastre représentait une lance terriblement aiguisée qui transperçait des cœurs moins sensibles que ceux de ces êtres qui colonisaient les régions élevées de la béatitude !

Le remède le plus héroïque et le plus expéditif qui leur venait à l'esprit, après de longues réflexions, c'était de brûler la juive, et de purifier l'âme contaminée de son mari au feu où craqueraient les os de sa femme<sup>1</sup>.

Treize ans s'étaient écoulés, et un si long espace de temps n'avait pas suffi à effacer de la mémoire des moines cette idée salutaire. Preuve en est qu'au bout de tant de jours, quand les familiers de la ville de Guarda prévinrent Dom Nuno da Cunha, le grand inquisiteur, par des messages de la main de Dom Veríssimo de Lancastre, et de l'évêque qui lui a succédé à son poste, il a trouvé des notes avec des recommandations portant sur Sara de Carvalho, et Jorge, son mari, fils de Plácido Castanheda de Moura.

---

<sup>1</sup> Les personnes qui jugeraient invraisemblable que pût être brûlé un homme d'une famille distinguée, et jouissant d'une bonne réputation en matière de foi, nous pourrions leur signaler certains cas de Portugais notables brûlés par le Saint-Office, bien qu'ils ne descendent pas de familles judaïques. Elles sont innombrables, les victimes que l'Inquisition du royaume voisin a recensées parmi les familles de la plus ancienne chrétienté. Voir Llorente, *Histoire critique de l'Inquisition*.

Le cardinal fut prévenu de la présence de Sara à Covilhã, et demanda au Conseil Général de remplir son office. Mais le secrétaire du cardinal prévenait entre-temps le familier Diogo de Barros en ces termes : "Je vais attendre quinze jours pour transmettre le message aux moines, afin de donner aux coupables le loisir de s'échapper."

C'était la mauvaise nouvelle que Jorge de Barros avait lue à sa femme.

L'un des jours qui suivirent, Lourença Coutinho revint à Lisbonne, couvrant de larmes les mains de son protecteur, ainsi que les joues de Sara et de sa fille. António pleura beaucoup, lui aussi, en serrant Leonor dans ses bras, tandis que l'enfant bramait et tendait les mains vers lui, en se séparant de lui.

Jorge de Barros revint habiter à Amsterdam. Il reprit ses activités commerciales, avec plus d'ardeur, car il avait une fille. S'il passait avant des soirées dans les entretiens littéraires animés par la Portugaise Isabel Correia<sup>1</sup>, il n'avait plus assez de temps ensuite pour se consacrer aux charmes des conversations spirituelles. Ses nuits et les heures de sa journée se partageaient entre ses affections et son repos. Il avait concentré dans son cœur les plaisirs de l'intelligence. Sa fille représentait tout ce que Sara ne pouvait plus être après douze ans de vie commune. La juive avait été sa passion, son unique passion ; mais une passion, fût-elle exclusive, ne procure pas à une âme un bonheur permanent. S'il y avait une heure, toutefois, où Jorge Barros, qui n'avait pas été exempté de la fange commune, était pris du vague désir de se distraire en se laissant aller à de nouvelles affections, la fillette accaparait le trop plein du cœur de son père, et parvenait à s'en rendre maîtresse.

Les lettres de Lourença Coutinho donnaient à Amsterdam tous les détails de ce qui se passait à Lisbonne. Les dialogues épistolaires des deux israélites portaient surtout sur leurs joies maternelles. Lourença écrivait à Sara que son fils António était très éveillé, et surprenait son maître à l'école primaire, le père Lourenço Pinto, le plus réputé de Lisbonne. Selon les prévisions de ce remarquable instituteur, si la mort ne le fauchait pas, le petit António tiendrait du prodige, surtout en matière de poésie ; parce qu'entre huit et neuf ans, il faisait des vers que Lourença jugeait bien meilleurs que ceux de son père. Si nous devons croire ces éloges d'une tendre mère, António filait déjà sur les ailes de la renommée, et certaines illustres familles brûlaient de l'avoir chez elles

---

<sup>1</sup> Isabel Correia, née à Lisbonne, et dominant parfaitement les principaux idiomes de l'Europe, s'est réfugiée en Hollande, sous le règne de Pedro II. En se fondant sur de simples présomptions, un bibliographe présume que cette dame descendait d'Hébreux, et se dérobait en tant que telle au Saint-Office. Elle a fondé à Amsterdam une Académie des Belles Lettres, et fait imprimer quelques volumes de poésie, et le *Fidèle Pasteur*, traduit de l'italien en 1694. Elle est tenue en grande estime par l'abbé Barbosa, par l'auteur du *Teatro Heroíno*, et par le père António dos Ris dans le poème latin intitulé *Enthusiasmus poeticus*.

avec leurs fils dont il était le condisciple. L'une de ces personnes était José de Oliveira e Sousa, grand argentier des Comptes du Royaume, qui avait succédé dans cette importante charge au défunt Plácido de Castanheda de Moura. Ce fidalgo avait un fils, prénommé Francisco Xavier, qui avait trois ans de moins qu'António, et se distinguait également par la précocité de son esprit. L'on ne pouvait s'empêcher de rire en voyant les deux enfants discuter sur les grâces de la poésie portugaise, et récitant des morceaux de Miranda et de Ferreira, de Bernardes et de Camões. António soutenait, contre l'avis de son auditoire hilare, en s'appuyant sur des arguments puérils, que Gil Vicente était supérieur à Camões. La comédie était, à en croire le petit garçon, la forme la plus aboutie de la poésie, la plus agréable, la plus récréative. Et les auditeurs le poussaient à discourir sur ces sujets, et d'autres semblables. Lourença Coutinho se montrait prolix sur ces prouesses de son fils, et, par la même occasion sur les grandes vertus de l'épouse de José de Oliveira — mis à part les délires de sa foi catholique — une connaissance et une amitié qu'elle devait à son petit António. Dona Isabel da Silva Neves, tel était le nom de la mère du petit Francisco Xavier, aussi légitimement orgueilleuse de son enfant que cette autre mère ; et par l'alliance des sympathies et de la maternité, elle était l'amie intime de l'épouse de l'avocat de João Mendes.

Lourença Coutinho se moquait cependant des croyances religieuses de son amie, en racontant à Sara que Dona Isabel avait, dans son sanctuaire, deux statues, celle de la Conception, et l'autre de Notre Dame de la Grace, qu'elle attachait l'une à l'autre avec un fil de perles, quand elle voulait obtenir d'elles quelque faveur. Elle racontait aussi que son amie avait un Saint Antoine, qu'elle dérangeait fréquemment, chaque fois qu'elle perdait la moindre chose. Si par hasard le saint ne lui donnait pas promptement des nouvelles de l'objet perdu, la dévote exilait Saint Antoine, loin des autres saints et le reléguait dans un recoin obscur de son alcôve durant vingt-quatre heures ; au bout desquelles, si l'objet n'avait pas réapparu, le saint rebelle était attaché par le cou à une ficelle, et pendu au bord d'un puits jusqu'à ce que l'eau arrivât à sa barbe. Si l'objet perdu finissait par apparaître, le saint ressortait de sa citerne, il était reconduit en procession à l'oratoire, entouré de lampes et de parfums, son triomphe étant couronné par un copieux dîner auxquels étaient invités ses parents et ses amis. Lourença ajoutait judicieusement que ces ridicules superstitions étaient approuvées par un moine fort sage, le frère de l'argentier, qu'on appelait frère Francisco de l'Enfant Jésus, prieur des Carmélites, lequel ne cessait de répéter au petit Francisco des histoires où figuraient des démons avec de grandes queues, et la pointe de leurs pieds caprins tout tordus.

De ses deux fils, André et Baltasar, Lourença disait qu'elle ne pouvait rien attendre dans la carrière des lettres, parce qu'ils étaient tout le contraire de leur frère, pour ce qui est de l'intelligence ; João Mendes avait donc renoncé à les envoyer à Coimbra, et comptait leur confier l'administration de ses domaines au Brésil, si les uns ou les autres ne s'égareraient pas en chemin.

## CHAPITRE VII

**E**N 1715, SARA DE CARVALHO écrivait à son amie, en versant beaucoup de larmes, pour lui annoncer que Jorge commençait à se plaindre de douleurs à la poitrine, dues à des fièvres incessantes qui l'avaient définitivement affaibli. Tout de suite après, une autre lettre lui faisait part de son départ pour Rome, où son mari allait chercher à reprendre des forces, bien que, convaincue d'une issue fatale, elle ne donnât pas à Jorge longtemps à vivre ; elle s'accusait d'être la cause involontaire d'un tel malheur, et supposait que s'il retrouvait l'air de sa patrie, son mari pourrait se remettre. À propos de sa fille, Leonor disait que ses six ans étaient à ravir, avec un soupçon de pressentiment surnaturel dans ses yeux toujours tristes, et des attitudes mélancoliques, contrairement aux autres enfants.

Elle écrivit de Rome, sur un ton plus animé, pour lui raconter dans le détail les progrès dans l'état de son mari. Elle donnait le nom des Israélites portugais dont elle avait rencontré un grand nombre, qui vivaient riches et tranquilles, à cet endroit même, sous les yeux indulgents du pape<sup>1</sup>. Elle était effarée de la bonté du chef de l'Église Chrétienne, et de la barbare cruauté de ses subalternes au Portugal ; mais elle laissait entendre, dans la suite de sa lettre, que les Hébreux achetaient fort cher la tranquillité dont ils jouissaient à Rome.

---

<sup>1</sup> En ce temps-là, résidaient à Rome près de douze à quinze mille Hébreux, gouvernés par des triumvirs, qu'ils appelaient *memmonim* (gouverneurs). Ces triumvirs sont élus chaque année pour ne pas abuser de leur autorité. Ils entretiennent des relations si familières avec les chrétiens, dit un historien, que ces derniers n'éprouvent aucun scrupule à pénétrer dans les synagogues. L'affluence de juifs avait pris à Rome de telles proportions qu'en 1685, Innocent X menaçait d'excommunication et d'un tribut de vingt écus tout juif qui y entrerait.

Les Hébreux avaient à Rome leur académie à eux, dénommée *Talmud Torah* (Étude de la loi) avec ses professeurs qui enseignaient en toute liberté. Ils avaient neuf synagogues rien qu'à Rome, car dans le territoire italique ils en avaient en tout cent, qui devaient payer un tribut de sept cents écus. Zacarias de Porto, décédé à Florence en 1671, a laissé dix-huit mille piastres à des demoiselles pauvres des synagogues de Rome, de Ferrara, Ancône, Urbino, Pesaro, Cesano, Venise, Padoue, Vérone, Rovigo, Florence, Pise, Livourne, Mantoue Modène et Reggio. Ce qui est surprenant, c'est que c'était là que s'imposait le plus l'autorité de l'Église.

Heureuse de cette bonne nouvelle qui était venue soulager son anxiété, elle se remit à évoquer de joyeux détails sur son António, comme si elle les racontait à la future belle-mère de son fils. L'enfant était suffisamment instruit dans les humanités pour entrer à l'Université ; mais il n'était pas assez âgé pour s'inscrire. Elle lui annonçait qu'il avait écrit une comédie que son père s'était empressé de déchirer, dans l'intention de le punir, parce que cette comédie s'en prenait aux bourreaux de l'Inquisition, en les représentant comme un concile de démons, en train de discuter sur la meilleure façon d'en finir avec la religion du Galiléen ; dans le dénouement, il faisait sortir de l'enfer trois démons achevés nommés Dominique de Guzman, Torquemada, et Pedro de Arbués, portant l'habit des dominicains.

Malgré les sévères menaces de João Mendes, le petit avait reproduit de mémoires les principales scènes de sa tragi-comédie ; il les lut à sa mère, d'après ce qu'elle disait, avec une drôlerie, et un sens de la déclamation qui la faisaient tantôt rire, tantôt pleurer.

Lourença craignait cependant qu'à Coimbra, il se laissât aller, et ouvrît un abîme sous ses pieds, et ceux de toute sa famille ; elle lui avait donc demandé, en larmes, de faire preuve d'une grande prudence, et de faire, autant qu'il lui serait possible, semblant d'être chrétien.

Elle racontait que Dona Isabel n'arrêtait pas de la catéchiser pour lui inculquer profondément ses doctrines d'une pieuse drôlerie. Sur le petit Francisco Xavier, elle disait que jamais elle n'avait vu un petit garçon aussi vif, et, aussi visionnaire à la fois. Il avait onze ans, se confessait tous les mois et communiait en montrant une édifiante révérence. António riait de la dévotion de son ami, pas en sa présence, mais quand il s'entretenait avec sa mère qui le priait de ne rien dire que le petit pût rapporter à sa famille. Deux religieux fort renommés à Lisbonne, le congréganiste Inácio Pereira, et le chanoine de l'ordre de Saint-Jean l'Évangéliste, Lourenço Justiniano, confesseurs et maîtres du fils de l'argentier, prophétisaient que Francisco Xavier de Oliveira serait un flambeau de la chrétienté, parce qu'ils découvraient déjà dans son regard et sa façon de parler un je ne sais quoi de prédestiné. "Tu peux voir, mon amie, disait Lourença, comment on gâte de grands talents, et l'on étouffe les inspirations et les élans de l'esprit ! Mon petit António dit que son ami est déjà bien atteint, et que lorsqu'il parviendra à l'âge de dix-huit ans, ce sera un niais. Mais tu n'imagines pas la force de leur amitié ! António ne sort pas de chez lui, et lui ne sort pas de chez nous, en dehors des heures où Francisco prie avec sa mère ou s'enferme au confessionnal, tandis que mon poète imagine des comédies, qui nous donnent à João Mendes comme à moi des occasions de rire à n'en plus pouvoir."

Lourença ajoutait, au sujet de la famille du grand argentier José de Oliveira e Sousa, que l'on croyait dans cette maison que le roi Dom Sebastião reviendrait, quand serait brisé le charme qui le retenait ; de

sorte que Dona Isabel n'acceptait pas de renoncer à cet espoir auquel elle accordait autant de foi qu'à la résurrection des morts. Cette folie était surtout encouragée par un franciscain sébastianiste, un vieillard de plus de quatre-vingt-dix ans, qui s'appelait frère Vicente Duarte<sup>1</sup>.

Lourença de Coutinho avait entendu parler, de la bouche même du moine, de cette légende faite pour nous convaincre de l'infaillible retour du roi Dom Sebastião : "Il y avait, à la fin du seizième siècle, à Lisbonne, un sébastianiste sincère dont se moquaient certains incrédules. Il dit un jour aux plaisants : 'Croirez-vous à l'arrivée de Dom Sebastião, si ce bâton en bois de cognassier, une fois planté en terre, fleurit et donne des fruits ?' — Oui, répondirent les gens qui étaient là".

"Et le Sébastianiste, poursuivit frère Vicente Duarte, sur un ton dramatique, planta, en présence de cent personnes, son bourdon sur le sol, et celui-ci donna des branches qui se couvrirent de fleurs, lesquelles se transformèrent en splendides coings murs. Tous ceux qui étaient là goûtèrent les fruits, et furent sincèrement et profondément convaincus de voir réalisés les espoirs du sébastianisme. Mon père, continuait le moine, a mangé de ces coings prodigieux."

"Voilà, ma chère Sara, ajoutait Lourença l'état d'esprit des personnes qui tiennent le haut du pavé à Lisbonne ! Dona Isabel est l'une des dames les plus distinguées et l'on l'on me dit qu'il y en a des centaines à son image qui apprennent à leurs enfants à croire, comme frère Vicente Duarte, aux coings ! Je ne te dis pas la confiture<sup>2</sup> !

"Veux-tu savoir une chose encore plus stupéfiante ?! Il y a ici de riches négociants qui vendent leurs articles sous cette condition qu'ils recevraient leur dû quand arriverait Dom Sebastião. Mon mari a vu des contrats rédigés en ces termes il y a plus de cinquante ans, et faisant l'objet d'un jugement, s'il peut y avoir quelque jugement dans des sottises de ce calibre ! João Mendes dit qu'il se trouve encore des gredins qui se prétendent sébastianistes pour duper les malheureux marchands en fixant ce terme ! Je me faisais une idée bien différente du Portugal,

---

<sup>1</sup> Je vous fais remarquer, cher lecteur, que ces détails comme d'autres concernant la biographie du petit Francisco Xavier sont tirés des livres mêmes du célèbre chevalier de Oliveira, qui devait s'appeler ainsi au Portugal et en Europe quarante ans après. J'espère pouvoir donner, dans ce roman, la plus complète, quoique la plus brève biographie de Francisco Xavier de Oliveira, de toutes celles qui auront été publiées. Deux volumes, contenant ses œuvres les moins connues, sont les plus importants pour l'étude de la vie malheureuse et mouvementée du fils de José de Oliveira e Sousa. La bibliothèque de l'érudit bibliographe José Gomes Monteiro, mon obligé ami, qui m'indique d'excellents recueils avec des informations sur nos affaires, contient deux volumes fort précieux où je recueille ces détails d'un très grand intérêt, pour mieux connaître non seulement la vie du chevalier de Oliveira, mais aussi les mœurs, les croyances, et la vie de cette génération aussi corrompue que fanatique.

<sup>2</sup> Pour comprendre la plaisanterie intraduisible de l'auteur, il faut savoir que le mot français *marmelade*, vient du portugais *marmelada*, qui lui-même est formé sur *marmelo* (coing), le fruit du cognassier (*marmeleiro*). (NdT)



quand je me trouvais au Brésil. Mon António me dit qu'il n'y a que deux sortes de gens au Portugal : les fanatiques et les hypocrites ; du côté des premiers, se rangent les bourreaux de l'humanité, du côté des seconds, les coquins. Je crois qu'il y a encore des gens de bien comme Diogo de Barros et sa sainte famille, et comme cette dame qui est mon amie, et recèle en elle autant de bonté que de niaiserie, abrutie qu'elle est par frère Vicente et d'autres, dont j'ignore s'ils sont hypocrites ou fanatiques.

"Sur les moines, je vais te raconter un galant incident survenu il y a quelques jours. Ça amusera ton Jorge de le connaître, parce que je sais qu'il a encore des liens de parenté avec un des personnages de cette comédie, que mon António promet d'écrire. Le comte de Atalaia avait une maîtresse fort jolie, à ce qu'on dit. Personne n'osait la lui disputer, parce que l'on craignait le comte<sup>1</sup>. Un moine franciscain a tenté l'entreprise, il est parvenu à ses fins. Une servante de cette maîtresse infidèle a dénoncé la trahison à son maître. Le comte a fait semblant de partir à la chasse, a pris congé de la perfide, et s'est caché en ville. Peu après, le moine est entré, il se disait qu'elle se trouvait chez lui. À midi, ils dormaient tranquillement. Voici que le comte frappe à la porte, la domestique s'empresse de lui ouvrir. Le moine, dans la tenue de l'innocent Adam, s'est caché sous le lit. Le comte de Atalaia entre dans la chambre, voit les habits de l'ordre de Saint-François, regarde sous le lit et s'écrie : "Que tu sois démon ou moine, je ne te toucherai pas, mais je te donne l'ordre de sortir de là, de descendre les escaliers et de regagner ton couvent ; et tout de suite." Le moine voulait s'habiller, le comte ne le lui permettait pas. Le franciscain se mit à genoux, le suppliant de le tuer plutôt et de ne pas l'obliger à sortir dans cette tenue. Le comte se montra inexorable jusqu'au moment où le moine lui dit : "Dans quel déshonneur allez-vous plonger saint François, notre père commun, en l'exposant, en la personne d'un de ses fils indignes, aux moqueries, et aux persiflages du peuple !" Le comte était frère du Tiers Ordre de Saint-François. Il fut ébranlé par la crainte d'offenser leur père à tous les deux, il lui pardonna, et lui dit de s'habiller.

Dès qu'il eut récupéré son habit, le moine empoigne deux pistolets, les pointe sur la figure du comte, et lui dit qu'il va le tuer, s'il se lui cède pas la fille. Le comte épouvanté par la rage de son agresseur, sort de chez lui, et je ne sais s'il avait l'intention d'y retourner. Ce qui est sûr, c'est que le moine est parti avec sa maîtresse, et que jusqu'à présent, quinze jours se sont passés depuis, personne ne sait où ils résident, malgré les recherches de toutes les forces de police<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> C'est celui-là même qui a ensuite aidé le marquis das Minas à tuer le corrégidor à la porte de l'Église de São Roque.

<sup>2</sup> Voir les pages 154, 155, et 156 du Vol. II de l'*Amusement périodique* du chevalier de Oliveira.

Voilà dans quel état se trouve Lisbonne, ma chère Sara.  
Que Dieu m'évite que cette lettre ne tombe entre les mains de ceux qui purifient l'air corrompu du Portugal avec les bûchers de la sainte foi !..."

## CHAPITRE VIII

**E**N 1716, l'état de Jorge de Barros s'aggrava. Il partit de Rome, parcourut les duchés italiens, en éprouvant tour à tour un soulagement ou une aggravation de ses douleurs à la poitrine.

Poussé par Sara, il écrivit à son oncle Diogo de Barros, pour lui demander de faire en sorte qu'il pût revenir sans risque dans sa patrie, dont l'air pourrait encore régénérer son sang.

Diogo sonda l'opinion du Saint-Office, il en tira des conclusions fort inquiétantes sur sa rage à l'encontre du mari de la juive.

Des rapports étaient parvenus de l'ambassade de Rome au grand inquisiteur, exagérant les services que Jorge de Barros s'efforçait d'y rendre à la nation judaïque au Portugal, faisant renaître dans l'esprit de Clément XI les scrupules et les soupçons sur la façon dont on instruisait des procès contre les juifs au Portugal, semblables à ceux qu'avait suscités le père António Vieira en 1674 avec l'opuscule qu'il avait offert à Clément X, intitulé *Communication secrète sur la façon dont l'Inquisition du Portugal procède avec ses prisonniers*<sup>1</sup>.

En vérité, comme témoin direct de la manière ignoble dont des chrétiens-nouveaux sur lesquels ne pesait aucune charge se voyaient tourmentés au Portugal, Jorge de Barros sollicita une audience de quelques cardinaux d'un naturel plus humain, et plaida la cause des Hébreux, enflammant ses prières avec la justice de ses arguments. Les Israélites espagnols et portugais l'engageaient à se faire leur soutien, en lui offrant des sommes indéterminées pour arriver à desserrer quelque peu le garrot qui étranglait leurs propres frères, et d'autres qui erraient au hasard, spoliés de leurs avoirs que l'Inquisition leur avait confisqués dans leur patrie. Ses démarches incessantes et sa diligence auprès de certains membres du Sacré Collège ne furent pas suivies d'effet. Elles étaient traversées par les hypocrites humiliations de la cour portugaise aux pieds du pape.

En 1716, Clément XI avait accordé au roi Dom João V le privilège de donner à sa chapelle royale le statut d'église patriarcale et métropolitaine. Cette concession devait faire pleuvoir sur le Portugal une

---

<sup>1</sup> C'est à cause de cette *Communication* qu'on n'a plus allumé de bûchers de 1674 à 1681. Il existe des raisons de supposer que cette *Communication* n'était pas de Vieira, mais bien du médecin hébreu David Neto, décédé à Londres en 1728.

copieuse averse de prospérités, que ce roi plein de piété ne savait comment payer à la munificence de l'évêque de Rome. Jamais les deux cours ne s'étaient aussi profondément aimées. Le trône de Dom João I<sup>er</sup> était occupé par le panier-percé qui allait déverser l'or du Brésil, en comptant par millions, dans les coffres de Saint-Pierre. Clément XI n'était pas homme à prêter une oreille au son des doublons portugais, l'autre aux requêtes d'un avocat des juifs. L'argent des juifs ne représentait qu'un petit ruisseau par rapport au Pactole de la cour. Avec sa *Bulla aurea* (l'adjectif *aurea* fut peut-être employé pour indiquer l'aiguillon dont il fallait user pour cette concession) le pontife enrichit notre pays de benêts, avec la prospérité qu'ajouterait un chapitre métropolitain avec six dignités, dix-huit chanoines, appelés "principaux", qui portaient la tenue des évêques, et douze prébendiers en plus, sans compter d'autres ministres ecclésiastiques pour le service de l'église patriarcale. Tous ces sujets d'un sang illustre, et d'un estomac d'un lustre et d'une élasticité qui n'avaient rien à lui envier, c'étaient des faveurs que Rome, à la demande de ce dévot monarque, faisait au Trésor Public. Dom João V posait en même temps la première pierre de cette vaste bâtisse de granit et de marbre que l'on appelle Maфра en ces lieux, une construction de nature à inspirer autant de tristesse que d'épouvante, un monument qu'un bras royal a élevé pour lui-même, comme si la qualité de ce bras le préservait, dans la postérité, du reproche de s'être immergé dans le trésor, pour y puiser et répandre à pleines mains et à qui mieux mieux l'or qui devait produire des routes, des colonies, avoir des retombées sur la navigation, l'agriculture, servir à remettre en état les terres de Dom Dinis, dont Dom Manuel et Dom João III ont reconverti les récoltes en épées qu'ils ont envoyé tremper dans le sang des nations d'outre-mer.

Les prières de Jorge de Barros furent vaines ; ce qui n'empêcha pas le nom du généreux avocat de la race maudite d'être, au Conseil du Saint-Office, enveloppé d'une double bande noire.

Diogo de Barros avait raison de tenir son neveu éloigné du Portugal, bien qu'ailleurs, sa vie fût menacée par l'atmosphère pestilentielle de Rome ou d'Amsterdam. Plutôt mourir au bord des Marais Pontins, ou des bourbiers hollandais que dans les flammes du Campo da Lã.

Deux ans de voyage coûteux et l'interruption de ses affaires commerciales entamèrent le capital de Jorge. Il déclinait à vue d'œil quand il se mettait à penser à l'avenir de Sara et de sa fille si sa maladie le tuait dans son errance de royaume en royaume en quête d'une santé qui, durant les courtes périodes de rémission, allumait en lui la lumière de l'espérance, avant de retomber dans de longues nuits où il veillait et gémissait avec Sara et Leonor à son chevet.

Son épouse se souvint du climat brésilien, sous lequel elle avait recouvré la santé. Le malade se laissait mener n'importe où comme un enfant. Il suffisait à Sara de lui dire : "Je t'en prie, partons là-bas au nom

de notre fille." Quand sa mère lui parlait ainsi, Leonor venait caresser les joues de Jorge, et répéter cette prière, avec les intonations les plus tendres, et le sourire de l'ange de l'espérance.

Ils restèrent peu de temps à Rio de Janeiro. Le gouverneur de Bahia, qui s'était récemment rendu au Portugal, prévint Jorge de Barros du danger qu'il courait de perdre sa liberté dans un territoire portugais. Il s'empressa de revenir en Europe, avec une santé encore plus affaiblie et un cœur plus oppressé.

Quelques Israélites embarqués avec lui, l'engagèrent à s'en aller essayer l'atmosphère de Londres. Jorge souhaitait y rester, parce que, nulle part — mise à part la Pologne qu'on appelait "le paradis des juifs" — la nation juive ne jouissait d'une telle liberté, ni d'une telle considération.

Il n'en était pas de même jusqu'en 1649, l'époque où un Espagnol écrivit et offrit au Parlement une *Apologie des Hébreux*. L'apologiste invoquait une raison, qui présente une grande originalité, et produisit un effet miraculeux sur l'esprit de la Chambre. Il disait : "Si les aïeux de ces Hébreux ont crucifié le Messie, il semble, selon les Évangiles, que les chefs et les docteurs de loi furent les seuls coupables d'un tel crime, alors que le peuple criait : 'Hosanna, fils de David !' ; la postérité ne doit pas être punie pour une faute déjà expiée par tant de générations." Il ajoutait que l'on devait respecter le caractère de ce peuple de Dieu, que les Israélites continuaient à vénérer, en tant que reliques de la Sainte Alliance solennellement conclue par Jéhovah avec eux. Pour finir, cette représentation disait que la tolérance en Angleterre attirerait la bénédiction du Seigneur sur ce Royaume qui, au cours des cent dernières années avait été l'indéfectible soutien de la vérité, et le refuge des malheureux.

Cromwell se trouvait face au Parlement. Il soutint la discussion en prenant le parti de l'apologie, et défit les liens qui entravaient la liberté des juifs.

L'Histoire n'a jamais su, non plus que les Hébreux à qui ils devaient leur apologie rédemptrice. Le bienfaiteur anonyme écrit à la fin de sa supplique : "Ce que j'ai écrit, l'a été sans qu'aucun membre de la nation juive me le demande. Je veux juste montrer ce que j'ai depuis tant de temps sur le cœur, et, par-dessus tout, mon intention repose sur la gloire de Dieu<sup>1</sup>."

Depuis Cromwell — lequel, selon certains juifs aussi reconnaissants que stupides, était le véritable Messie<sup>2</sup> — la nation d'Israel a construit des synagogues à Londres, elle a fait sans crainte du commerce avec les papistes comme avec les protestants.

---

<sup>1</sup> Eduardo Nicolau, *Apologie pour les juifs*, fol.8 (NdA). En castillan dans le texte. (NdT)

<sup>2</sup> Grégoire, *Essai sur la régénération physique, morale, politique ses juifs*, 1789.

Quand Jorge de Barros y débarqua, aucune frontière odieuse ne séparait les juifs de la famille humaine. C'était bien différent que dans les autres endroits où il s'était arrêté, l'Hébreu y retrouvait complètement sa dignité d'homme. Chez aucun des plus puissants, on ne voyait noircir les stigmates de l'usure. Leurs coutumes étaient plus exemplaires que ceux même de la sévère Grande-Bretagne.

Cette société captiva l'esprit de Jorge ; mais l'air de l'Angleterre relâchait les fibres de ses poumons. Il partit pour l'Italie, une troisième fois. Il s'installa à Venise où, en ce temps-là, demeuraient deux mille juifs, avec leurs synagogues, leur cimetière, leur commerce qui n'était pas étranglé par l'oppression, grâce au pape Innocent XI qui, à partir de 1671, avait brisé les fers que la République leur avait imposés.

Sara écrivit de Venise à son amie Lourença Coutinho, à qui elle avait envoyé peu de lettres en trois ans, sans attendre ni demander de réponse, car elle n'avait de résidence fixe dans aucun royaume.

Lourença Coutinho annonça le départ pour Coimbra de son fils, avec l'espoir, fondé sur d'heureux présages, qu'il serait un excellent étudiant, et jouirait plus tard du même crédit que son père. António rappelait toujours leur projet de ratifier leurs promesses mutuelles de marier leurs enfants.

Racontant, selon son habitude les événements insolites de Lisbonne ces jours là, elle écrivit à Lourença Coutinho :

"Je vais te raconter une anecdote sur le docteur Machuca, dont tout le monde parle à Lisbonne. Ton Jorge doit connaître, du moins de nom, ce médecin qui jouit de la meilleure réputation. On dit qu'il jouit du don de double vue, et devine ou voit ce que l'on a à l'intérieur du corps ou à l'esprit. À certaines femmes mariées il dit que la maladie dont elles souffrent, c'est qu'elles sont jalouses de leur mari ; aux jeunes gens, il recommande qu'ils consacrent leur esprit à autre chose qu'à la fidélité de telle ou telle dame ; à un malade il a dit que s'il souffrait c'est qu'il avait mangé une olive, sans tenir compte de la diète qu'on lui avait prescrite, et goûté par-dessus le marché un quartier d'orange.

"Un autre médecin, fort malheureux dans ses traitements et délaissé par les malades, est allé le trouver, et lui a dit, d'après ce que le docteur Machuca a raconté à mon mari : 'Tu sais, toi, qui es un homme estimable, tu sais que je suis bien ignorant ou très malheureux ; nous avons été condisciples, épluché les mêmes traités, commencé en même temps à soigner des patients : tu jouis d'un immense crédit, et tu es très riche ; moi, personne ne sait comment je m'appelle, et je ne sais pas comment subvenir aux besoins de ma famille. Je te conjure, au nom de Dieu de me confier le secret de ta réussite.'

"Touché par les lamentations de son collègue, Machuca lui répondit : 'Je ne devine rien, mon ami : ce que je fais, c'est relever attentivement certains détails qui sont, aux yeux des sots, extraordinaires. J'entre par

exemple dans l'alcôve d'un malade ; je sais qu'il y a là une fille incapable d'observer l'abstinence prescrite : je découvre par hasard au pied du lit un noyau d'olive, et un bout de peau d'orange ; je lui prends le pouls, et lui dis : "Vous avez mangé de ceci ou de cela, mademoiselle ?" Elle ne le nie pas, j'insiste ; elle rougit, je ne la lâche pas. Et voilà que toute la famille est convaincue que je l'ai deviné. Les autres cas sont, mon cher collègue, aussi naturels et aussi simples que celui-ci.' – Bien, dit la malheureux médecin, je m'efforcerai de t'imiter.

"Le pauvre homme sort de chez Machuca, et tombe dans la rue sur une femme qui lui demande de venir voir son mari, qui a la fièvre. Le docteur s'assied au chevet du malade, et regarde sa langue ; tournant les yeux ailleurs, suivant le système de Machuca, il découvre que le malade avait, sous son oreiller, une gerbe de foin.

– Vous avez mangé du foin, Monsieur, dit le docteur.

– Du foin ?! demande le malade.

– Oui, du foin. Si vous êtes malade, c'est que vous avez mangé du foin.

– Vous êtes un ivrogne, Monsieur ! s'exclame le malade.

– Et vous un baudet, qui mange du foin!

– Quel est cet animal que ma femme m'a amené ! fait le malade.

– Le plus grand animal, c'est celui qui mange du foin ! réplique le médecin.

Le malade s'emporte, saute du lit, sa femme et lui poussent le docteur et lui font dégringoler les escaliers jusqu'au pas de la porte.

"Tu peux voir la ridicule et la triste aventure qui fait rire aujourd'hui tout le monde. Je la qualifie de triste parce que le médecin est revenu chez lui avec une épaule démise à la suite de cette chute<sup>1</sup> !

"J'ai demandé des nouvelles de Dona Francisca Pereira Teles. L'on m'a dit qu'elle ne sort plus, parce qu'elle s'est retrouvée paralytique, et vit presque seule dans un vieil hôtel particulier qu'elle a dans le quartier d'Alfama, parce que les autres, son mari et son fils étaient en train de l'en déposséder. Ces deux messieurs mènent joyeuse vie, mais aucun d'eux n'est reçu à la Cour. Le sieur Garcia de Moura Teles est ton beau-frère, c'est pour cela que je ne te répèterai pas ce que j'entends dire à son respect. Il te suffira de savoir que les portes de toutes les familles respectables lui sont fermées. Il côtoie les comiques espagnols des deux sexes du Bairro Alto, qui sont arrivés il y a deux ans et qui ont causé bien des désagréments aux pères de famille..."

---

<sup>1</sup> Francisco Xavier de Oliveira. *Amusement périodique*, Vol I, p. 66, 67, et 68.

## CHAPITRE IX

**S**ARA NE TROUVAIT AUCUN CHARME à l'histoire du docteur Machuca. Les larmes débordaient de ses yeux quand elle reçut la lettre de son amie. L'état de Jorge s'était à ce point aggravé, qu'il ne pouvait se lever, ni projeter d'aller s'installer sous d'autres climats.

Il voulut écouter ce qui disait la lettre, et pleura au passage où Lourença évoquait la détresse de Dona Francisca Pereira, et la pénible agonie que la Divine Providence lui infligeait, la clouant à son lit de paralytique. Sara répondit en pleurant aux larmes de son époux, et dit :

– Si cette dame voulait nous prendre chez elle, de quelle amitié et de quel amour nous l'entourerions dans son triste état !...

– Elle rejetterait peut-être ma soumission, dit Jorge, parce que Dieu ne veut pas qu'elle l'accepte... La justice divine agit seule : notre charité envers ma mère infortunée, et criminelle, contrarierait les décrets de la Providence... Elle ne peut être impunément une mauvaise fille... Mon grand-père a beaucoup souffert... Des douleurs, comme celles de ce saint vieillard au cours de ses dernières années, que Dieu ne les fasse pas éprouver à cette fille sans cœur !... Je sais qu'il lui a pardonné ; je le sais ; mais la justice divine est moins indulgente ; elle veut que les offensés pardonnent les affronts qu'ils ont personnellement essuyés, elle se réserve le châtement, et l'application d'une loi générale et inflexible. Ma mère va souffrir, expier, et se souvenir longtemps des chagrins de son père. Sa détresse m'inspire une infinie compassion ! C'est là une détresse humainement insupportable ! Mon grand-père avait, quand il est mort, beaucoup d'amis et de parents autour de lui. Elle n'aura personne ! Je baisais les mains froides de ce vieillard qui est mort sereinement, en me bénissant ; ma mère rendra l'âme en maudissant un fils qu'elle a haï et qui la pleure aujourd'hui ; en maudissant aussi un fils qu'elle a tant aimé, et qui la méprisait quand elle était plongée dans la plus grande misère ! Oh, Sara ! poursuivit Jorge, serrant contre sa poitrine les mains de son épouse, Oh Sara ! quels enfers y a-t-il en ce monde !... Il n'en est pas d'autres, ne crois pas en l'existence d'autres, mon amie chérie ; ne parle pas à ta fille d'autres enfers, montre lui juste celui dans lequel sa grand-mère s'est débattue...

Après s'être plongé quelques secondes dans une silencieuse méditation, Jorge poursuivit :

– Tu as assez de courage, Sara, pour réfléchir avec moi à ce qu'il te faudra faire si ma vie s'avère aussi brève que...

Elle l'interrompt :

– Non ! Non ! Je te demande au nom de Dieu, au nom de ta petite fille, je te supplie au nom de cet ange...

Et, comme elle s'étouffait dans ses sanglots, elle continua à le supplier baignée de larmes avec lesquelles elle rafraîchissait les mains brûlantes de son mari.

– Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas, dit tendrement Jorge, je ne vais plus rien dire... Tu as raison... Il est encore trop tôt pour y penser... Il se peut que j'aie mieux... À trente-huit ans, la nature l'emporte encore sur la mort. Nous changerons de pays, dès que je pourrai me lever. Les médecins disent que les ports de mer sont mauvais pour ma santé ; nous allons essayer l'air de la montagne... Si l'on pouvait me donner celles de notre patrie, Sara ! ajouta-t-il avec une profonde nostalgie, en regardant par une fenêtre, comme pour les chercher, et peut-être les voir, dans l'illusion de la fièvre, les montagnes de son pays.

– Allons-y ! s'écria-t-elle brusquement hors d'elle. Nous allons y aller, Jorge ?

– Où, Sara ?

– À Covilhã... On peut s'y cacher... Notre Simão fera en sorte que nous y vivions sans danger ni crainte jusqu'à ce que tu sois rétabli.

L'émotion de Sara ébranla l'esprit de son mari, parce que la nostalgie de sa patrie l'avait disposé à accepter une suggestion qu'il aurait repoussée à un autre moment parce qu'il la jugeait imprudente.

– Et qui sait ?! dit Jorge avec une fiévreuse allégresse, en serrant sa fille contre sa poitrine. Qui sait ?! Il se peut que je guérisse en respirant un ou deux mois l'air des montagnes de Covilhã !... Je ne sortirai pas le jour ; nous dormirons ; mais la nuit nous traverserons les plaines, nous gravirons les montagnes, et nous verrons l'aurore se lever, en revenant aux cachettes de notre Simão : c'est ce que tu veux, Sara ? Nous allons partir ?...

– Aujourd'hui même... si tu pouvais te lever, répondit-elle joyeusement, croyant voir les couleurs de la santé sur les joues cramoisies de Jorge.

– Me lever, ça, je pourrais... je pourrais, l'espoir est une médecine céleste et souveraine ; mais le pire, c'est de voyager par ce mauvais temps qu'il fait ! Le tangage du navire, dans l'état de faiblesse où je me trouve, qui sait s'il ne viendra pas à bout des forces qui me restent... Si cela te convient, écrivons d'abord à Simão, attendons sa réponse qui va être positive, entre-temps je me remettrai, le printemps va arriver. C'est le plus sûr, à mon avis.

Le lendemain, Jorge de Barros quitta son lit, avec bien plus de volonté que de force, en donnant la main à sa fille, qui avait l'impression de soutenir son père, le bras droit autour du cou de Sara. Il fit quelques pas dans une petite salle, se dirigea vers une fenêtre qui donnait sur une



place très ensoleillée, et resta là quelques minutes à profiter de l'air tiède de midi par un jour de décembre sans nuages tel qu'on en voit en Italie. Il disait qu'il se sentait la poitrine bien moins oppressée, comme si, à ce soleil, fondaient les tumeurs qui l'empêchaient d'inspirer l'air. Sara, au comble de la joie, mangeait de baisers les joues de Leonor.

Durant vingt jours, lorsqu'ils n'étaient pas plus sensibles, ces mieux se confirmèrent ; mais, dans leur euphorie, le malade et son épouse les surestimaient au point de ne pouvoir parler que d'une vie qui leur promettait bien des joies. La mort aime à se moquer ainsi de ses proies, comme les fauves avec leurs victimes, qu'ils laissent échapper après les avoir blessées pour bondir sur elles une autre fois, puis d'autres, rafraîchissant le plaisir qu'ils ressentent à leur déchirer les chairs, avant de les mettre en lambeaux pour de bon.

Jorge de Barros se promenait un jour sur les quais d'embarquement parce qu'il attendait des lettres d'Amsterdam, contenant celles que Simão de Sá lui envoyait. Un navire hollandais qui avait jeté l'ancre ce matin même, devait lui amener la réponse qu'il espérait de l'Hébreu de Covilhã.

Certains passagers sautaient des gondoles sur les quais ; d'autres, qui arrivaient de loin, faisaient signe à des gens qui les attendaient à terre. Sara, qui avait remarqué une gondole, parce qu'elle transportait une dame qui faisait des signes vers les quais, avec toutes les marques d'une vive agitation, poussa un cri, et s'exclama :

- Oh, Jorge ! Jorge !...
- Qu'y a-t-il ?!...
- Là-bas, c'est Judite qui arrive !...
- Quelle Judite ?
- La fille de Simão... et son père avec elle... tu ne vois pas ?
- C'est lui ! s'exclama Jorge. Et là, avec eux, c'est le mari de Judite, non ?
- Ce sont eux ! Ce sont eux ! hurlèrent-ils ensemble en agitant les bras, tandis qu'ils s'approchaient du bord du canal.
- Je viens vous apporter la réponse à votre lettre, cria Simão de Sá en sautant de la gondole à terre.
- Oh Judite ! s'exclama Sara en serrant son amie contre son cœur.
- Comme ton mari a changé ! dit Judite à l'oreille de Sara, elle voulait cacher à Jorge son effarement et ses larmes.
- Si tu l'avais vu il y a vingt jours ! répondit Sara. Il n'y avait que l'espoir de rentrer dans sa patrie qui pouvait l'arracher à la mort... Nous attendions aujourd'hui votre réponse pour partir d'ici, et vous arrivez à cette occasion...
- Viens écouter ce que dit mon père, il raconte à Jorge la raison de notre départ précipité...
- Précipité ! fit Sara, vous êtes des fugitifs ?! Qu'est-ce que vous avez fui ?

– L'Inquisition. Notre tour aurait fini par arriver de monter sur le bûcher, si nous n'avions pas eu de bons amis à Lisbonne.

Installés dans la résidence de Jorge de Barros, Simão de Sá raconta que la persécution s'était rallumée avec une inexorable intensité contre les Hébreux, particulièrement contre les soi-disant nouveaux-chrétiens, réfugiés dans les provinces, le visant surtout lui Simão de Sá, parce qu'il avait lutté corps à corps avec un fidalgo de Guarda, qui avait voulu lui voler une de ses filles, en la forçant. Or il se trouvait que le fidalgo tout meurtri par les coups de l'Hébreu, était le frère d'un ministre séculier du Conseil Royal, une charge qui supposait des liens étroits avec le Conseil du Saint-Office<sup>1</sup>. Les poursuites contre le juif en vue de Covilhã furent si actives et menées d'une façon tellement énergique que le duc de Cadaval, qui protégeait Simão de Sá, ne put le prévenir que vingt-quatre heures avant l'assaut des sbires.

Simão de Sá prit la fuite avec sa nombreuse famille sans perdre plus de temps qu'il n'en fallait pour empaqueter l'indispensable, spécialement l'important capital qu'il tenait de ses aïeux, et qu'il il avait serré dans son coffre au cas où il aurait à s'enfuir comme il le prévoyait, et qui se présentait alors qu'il craignait moins que jamais l'Inquisition. S'exposant au risque d'éveiller des soupçons en Espagne, avec l'aide de parents influents qui l'escortèrent à partir de Bragança, il gagna un port de mer, où il monta à bord d'un navire qui le débarqua sur les plages providentielles de Hollande. Dès qu'il eut installé sa famille à Amsterdam, il prit la mer avec son gendre et sa fille pour aller retrouver Jorge de Barros, répondre aux craintes de son ami, et le dissuader de rentrer dans l'immédiat au Portugal, à un moment à ce point avili par la recrudescence barbare du Saint-Office.

Jorge, déjà malade, fut plongé dans une triste amertume, quand il s'aperçut que ses rémissions étaient dues à l'espoir de revoir un jour le ciel du Portugal. Bien que les Hébreux de Covilhã lui promissent de faire oublier à son époux la nostalgie de sa patrie, elle poussait Jorge à persister dans son projet, en lui rappelant qu'ils pouvait vivre incognito dans un village de province plus loin de Lisbonne, et moins surveillé par les sbires de l'Inquisition. Jorge répondait :

---

<sup>1</sup> Le conseil du Saint-Office avait un président qui était le grand inquisiteur, et des conseillers dont on ignore le nombre exact. Parmi eux, l'on nommait également ministres séculiers, dits du Conseil Royal, les plus qualifiés en lettres et les plus capables d'exercer leur autorité. Le secrétaire du roi appartenait également au Saint-Office. Par son intermédiaire, l'Inquisition entretenait des relations avec la Couronne. Ce secrétaire exposait oralement au roi les affaires de l'Inquisition, pas par écrit, pour empêcher que les secrets du Saint-Office fussent connus. Voyez le *Cours Politique*, de Dom Francisco Manuel de Melo, p. 8, art. *Du conseil du Saint-Office*.

– Que m'importe de mourir en Hollande ou au Portugal. Je vois à présent que l'amélioration de mon état était un miracle que je dois à mes espoirs. Ce que j'espérais, c'était vivre à Covilhã, où j'ai passé les jours les plus heureux de mon existence. Cela ne se présente plus comme je l'imaginai. En n'importe quel autre endroit du Portugal, je me sentirais aussi mal qu'ici. Nous irons tous à Amsterdam. Ce qui me reste de mon bonheur passé, c'est toi et eux : ce sera bon, et ce sera doux de mourir parmi vous. Au moins, Sara, quand je fermerai les yeux, vous verrez, toi et ta fille, des yeux compatissants autour de vous, et une famille qui vous soutiendra. C'est une belle aumône que nous fait la Providence de nous réunir à un moment où tu courais le risque de te retrouver seule avec une enfant en terre étrangère.

Quand il tenait ces discours, et d'autres semblables, Sara fondait en larmes, parce qu'elle voyait son visage se creuser et s'éteindre la clarté fébrile des yeux de son mari. Elle embrassait alors frénétiquement sa fille, et la soulevait jusqu'à son sein, comme pour la montrer à Dieu, dans cette prière désespérée, où les sanglots remplaçaient les paroles.

Après avoir passé quelques jours à chercher un navire, les deux familles s'embarquèrent pour Amsterdam. Les malaises de Jorge s'aggravèrent durant le voyage bien que, par pitié pour la peine de Sara, il feignît de reprendre des forces et des espoirs que personne n'alimentait car ils étaient de plus en plus nets, les symptômes d'une fin prochaine.

Jorge de Barros dit un jour à sa femme en regardant la bague de son grand-père :

– Cela fait combien de temps que nous ne songeons plus à cette bague !... Nous allons en parler, il le faut, Sara. Tu connais parfaitement le lieu où se trouve le trésor. T'en souviens-tu encore ?

– Oui, Jorge.

– Eh bien, pour l'amour de notre fille, ne l'oublie jamais. Moi, je ne pourrai plus en profiter ; et toi, j'ai l'impression que toi non plus ; mais il se peut que notre Leonor trouve un jour une occasion de récupérer le patrimoine de son père, elle n'aura droit à rien d'autre des descendants de mon frère Garcia. Dès que Leonor sera à même de comprendre tes explications, explique-lui le sens des lettres sur cette bague, et donne-lui une description précise de la forme du bassin et de la statue qui recouvre le réservoir d'eau où se trouve le coffre. Qui sait ? Au bout de quelques années, notre fille pourra se rendre au Portugal sans courir de risques, peut-être que la justice lui fera restituer ce qu'elle a légitimement hérité de son père. Les rois qui possèdent aujourd'hui le palais de mes aïeux peuvent et doivent se passer de biens de fortune, qui selon les termes du contrat, de toute évidence, ne leur appartiennent pas. Même si le trésor doit être partagé entre un plus grand nombre d'héritiers, la part de Leonor, en tant que ma fille, sera la plus importante de toutes, parce que les héritiers actuels des avoirs de mes aïeux, c'est mon frère et moi.

Leonor est mon unique héritière ; en tant que telle elle a droit à la moitié des biens libres de toute créance qui resteront à la mort de ma mère... Ces explications t'ennuient, Sara ? Patience... Elles sont nécessaires ; n'en perds pas le souvenir... Pleure-moi ; souviens-toi de moi ; mais que ce ne soit pas une raison d'oublier l'avenir de Leonor. Prends garde : elle et nos petits-enfants demanderont l'aumône, si nous perdons de vue l'unique fortune que nous lui laissons... Tu sais bien qu'il ne lui en reste pas d'autre que le secret de cette bague.

## CHAPITRE X

**C'**ÉTAIENT L'AMOUR DE SARA, les attentions continuelles de la famille Sá, et peut-être les prières de l'innocente petite Leonor qui maintenaient Jorge en vie.

Au printemps 1719 s'espacèrent les soubresauts de son épouse qui n'avait pas passé de jour, en hiver, qui ne fût entrecoupé d'inquiétudes et d'angoisses, parce que les doutes des médecins perçaient le cœur de l'inconsolable.

Le malade se rétablit un tant soit peu. Ni le soleil, ni les arbres ne dégageaient la chaleur et n'avaient les fleurs de sa patrie ; l'air qui filtrait cependant dans les cavernes ulcérées de ses poumons semblait distiller des philtres cicatrisants. On vit renaître ses espoirs et ses joies.

Des lettres du Portugal arrivèrent à ce moment-là à Amsterdam. Lourença Coutinho avait fermé la sienne avec un cachet noir.

– C'est peut-être le mari ou l'un des fils de ma pauvre amie qui est mort !... dit Sara, alarmée.

– À moins que ce soit ma mère... fit observer Jorge.

Sara commençait à lire sa lettre, quand Simão de Sá entra brusquement, en s'exclamant :

– Votre frère n'est plus !

– Mon frère est mort ?! demanda Jorge.

– D'une façon terrible, vraiment terrible...

– Comme Felipe ? fit Jorge.

– C'a été pire... pire encore !... dit Simão.

– Ah ! s'écria Sara, abruptement, qui avait continué à lire la lettre de Lourença Coutinho.

– Que s'est-il passé ? demanda Jorge.

– Monsieur Garcia, dit-elle, est mort... par pendaison !...

– Il a été pendu ! hurla Jorge. Un petit-fils de Luís Pereira de Barros pendu, pendu. Oh ! Quel calice d'ignominie la Providence impose aux descendants de l'homme le plus estimé qui fût au Portugal !... Pendu !... De quelle infamie mon frère s'est-il rendu coupable pour qu'on lui inflige

une mort aussi dégradante !...

– Voici ce que dit ma lettre, répondit Simão de Sá en lisant les phrases suivantes :

"Il y a cinq ans, le roi Dom João V a été envoûté, comme disent ici les chrétiens pieux, par cette ensorcelante Tzigane que je t'ai montrée, il y a trois ans, dans les jardins de Chelas. Elle s'appelle Margarida do Monte.

"Tu te souviens que je t'ai raconté combien d'exils, combien d'homicides obscurcissaient la vie de Margarida depuis que le roi avait perdu la tête pour elle, la cause de tant de disgrâces étant le fait que la Bohémienne n'avait pas pu rester plus fidèle au roi qu'elle ne l'avait été aux autres jeunes gens et aux autres complices de sa liberté de mœurs.

"Fou des jalousie, le roi la força à entrer au couvent des dominicaines de Rosa, dans la paroisse de São Lourenço ; il la contraignit à prononcer ses vœux, à la grande honte des autres religieuses, qui se tinrent pour gravement offensées d'avoir une telle compagne. Le scandale fut aussi grand qu'inutiles les plaintes des candides filles de Guzman, de cuisante mémoire.

"Au moment où elle prononçait ses vœux, Margarida do Monte déclarait qu'elle ne croyait ni à Dieu, ni au diable ; mais elle les prononça sous la menace de finir à la tour de São Gião, et d'y laisser les os du corps le plus charmant qu'aient vu des yeux mortels !

On lui donna, au couvent un luxueux appartement. L'Inde ne pouvait offrir plus pour l'ornement des cabinets profanes, des chambres, des arrière-chambres des antichambres de la dominicaine tzigane. Elle était servie par des domestiques qui avaient l'air de dames d'honneur, et elle s'y trouvait comme la sœur d'un roi, la petite Margarida do Monte, qui était apparue à Lisbonne quinze ans avant, amenée de Santarém par le comte de Óbidos, dont elle était la maîtresse déclarée, qui était restée avec lui jusqu'à ce qu'un autre comte la lui chipât, un troisième au second, et je ne sais combien au dernier, avant que le roi, fasciné par elle lors d'une course de taureaux, ne jetât sur elle son dévolu, croyant que l'honneur lui revenait d'être le dernier et l'unique possesseur de la Bohémienne.

"Il fallait se tromper lourdement et avoir un cœur à la vue courte pour croire qu'il pouvait se venger en la soustrayant à d'autres yeux, et l'appriivoiser dans un couvent pour la récupérer une fois qu'elle aurait été purifiée dans les bras de Saint Dominique.

"Personne n'osait chercher à la voir au couvent de Rosa, bien qu'elle provoquât les religieux les plus audacieux de Lisbonne : ils craignaient le roi, et se représentaient quelques illustres jeunes gens qui se trouvaient exilés de leur terre à cause d'elle, plus heureux que ceux qui y étaient enterrés<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous essayons de rendre un calembour entre *desterrado*, exilé, et *enterrado*, enterré. (NdT)

"Il fallait que le plus grand fou de ces royaumes se prêtât aux caprices vindicatifs de la Tzigane : c'est alors qu'apparut Garcia de Moura Teles, le frère du respectable mari de Sara.

"Tu sais que, par les excès de sa vie débridée, ce fameux Garcia s'était aliéné tous ses parents et tous ses amis. Il se passait rarement une semaine sans que quelque énorme scandale éclatât par sa faute, ou par celle de sa femme, dont il s'est séparé depuis longtemps, en facilitant l'accès à la corruption par toutes les portes de la maison où vit son épouse, une créature de fort basse extraction, aux instincts encore plus abjects.

C'est cet homme plus très jeune, qui se laissa entraîner dans les téméraires bêtises de ses vingt ans.

Voyant Margarida do Monte aux grilles d'une extravagante séculière du couvent de la Rosa, il accepta ses avances, et multiplia les visites et les lettres au couvent.

Il semble que le roi l'apprit, et qu'il entra dans une telle fureur qu'il n'en pouvait plus. Il voulut le tuer de ses mains. Mais les courtisans l'en dissuadèrent, en lui promettant de le venger quand l'occasion se présenterait, sans que le nom du roi en fût terni.

Des gens bien informés me racontent qu'une religieuse, confidente de Margarida, avait été habilement achetée par des agents de la Cour, pour trahir la confiance de la Bohémienne, et rapporter au jour le jour le progrès de ses amours avec cet ahuri de Garcia de Moura.

"Le fait est que la perfide révéla le jour et l'heure où Garcia Moura devait, déguisé en charbonnier, pénétrer dans le couvent de la Rosa.

"Les ministres de la vengeance royale réussirent si bien à suivre ses mouvements que le faux charbonnier fut appréhendé au moment précis où il entra avec un sac de charbon sur son échine éreintée.

"Dès qu'ils l'eurent entre leurs mains, les mouchards le délestèrent de quatre pistolets qu'il cachait sous un ceinturon, l'emmenèrent devant le corridor du quartier, et de là au Limoeiro.

"Personne ne s'attendait à ce qu'un cas comme celui-là, compte tenu d'autres analogues, entraînant une sentence plus sévère qu'un exil temporaire : cependant, comme cette affaire concernait le roi, les mieux renseignés s'attendaient à ce que cet exil fût définitif, et qu'il fût relégué dans un des territoires les plus inhospitaliers.

"Mais le bruit court que le prisonnier serait condamné à mort. Quand ils l'apprirent, les parents de Garcia Moura allèrent tous supplier, comme une grande faveur, que l'on accordât l'exil au pauvre fou. Sa mère, paralytique, se fit amener, malgré son état, devant le roi. Dès qu'on la lui annonça, le roi Dom João, sortit par une autre porte, et s'en fut à sa ferme d'Alcântara. La malheureuse revint chez elle en hurlant comme une démente, criant au peuple de ne pas laisser tuer un petit-fils de Luís Pereira de Barros, un fils à elle qui avait du sang royal dans les veines.

Dans le peuple, il y avait des gens qui pleuraient et d'autres qui riaient, J'étais un de ceux qui ont pleuré, parce que je l'ai connue en des temps où elle se distinguait par son influence et sa beauté. Des temps où elle se fût distinguée par sa vertu, à vrai dire, je n'en ai jamais connu.

"Ceux qui se sont le plus activés parmi ses parents pour sauver le prisonnier, ce furent Diogo de Barros et, avec lui, la parentèle qui parle de Luís Pereira comme d'un saint. Toutes les tentatives échouèrent !

"Hier, vers dix heures du matin, on apprit que des charpentiers montaient un gibet sur le Campo da Lã<sup>1</sup>, tandis qu'un régiment d'arquebusiers se formait à la porte du Limoeiro. Tout le monde comprit qu'on allait pendre Garcia de Moura. Les fenêtres de beaucoup des plus importantes maisons se fermèrent. L'indignation était grande ; la terreur l'était plus encore. La compassion pardonnait déjà les scandaleux écarts de Garcia ; mais personne n'osait proférer le moindre mot de désapprobation.

À midi, Garcia de Moura Teles sortit entre deux moines d'Arrábida, qui lui débitaient les prédications ordinaires, tandis que deux hommes le soutenaient par les aisselles. Je l'ai vu : il marchait comme s'il était déjà mort ; je n'ai pu endurer longtemps ce spectacle.

"À une heure trois quarts on lui passa le nœud coulant, alors qu'il restait à la corde peu de vie à étouffer dans sa gorge..." Simão de Sá interrompit sa lecture, parce qu'après avoir perdu ses couleurs et son souffle, Jorge était tombé sur l'épaule de sa femme.

Au bout d'un long moment, il fit mine de se réveiller : c'étaient des torrents de larmes, et des mots inintelligibles. Le juif s'était reproché d'avoir lu la lettre, sans le préparer à l'écouter. Il pensait que Jorge devait haïr suffisamment son frère pour ne pas être si profondément affecté par ce coup.

Après les larmes, le visage de Jorge exprima une sombre sérénité, avant qu'il prononçât d'une voix posée ces paroles :

Un frère assassiné par les Tavoras ; l'autre... pendu... Pendu, Seigneur Dieu !... Un petit-fils de Luís Pereira de Barros pendu !...

Les paroles réconfortantes de son épouse, de Simão, de tous se confondaient. Il semblait ne pas les entendre, ni voir qui les lui disait.

- La pauvre femme... Quelle infortune, pour ma mère !... murmura-t-il. Et, se tournant vers Simão de Sá, il demanda :
- Est-elle encore vivante, ma mère ?
- La lettre ne dit rien à ce sujet.
- Et la tienne ? demanda Jorge à son épouse. Que dit Coutinho ?
- Je ne l'ai pas terminée... Je vais voir, répondit Sara, parcourant du

---

<sup>1</sup> À l'endroit où se trouve aujourd'hui le Terreiro Público (NdA). Et actuellement le Largo do Terreiro do Trigo au dessus de l'Alfama (NdT).

regard les nombreuses pages de la lettre.

Elle s'arrêta à un passage de la dernière page et lut :

– L'honorable Diogo de Barros, d'après mon amie Dona Isabel, la femme du grand argentier, va chercher aujourd'hui Dona Francisca chez elle, parce qu'on raconte qu'elle a perdu la tête, qu'elle parle et se comporte comme une démente. Regarde, Sara...

Sara s'interrompit, et Jorge dit :

– Regarde quoi ?... Lis la suite.

Sara lut :

– Regarde l'épouvantable châtiment de cette dame !... Les deux fils qu'elle aimait sont morts d'une si misérable façon !... Cette infamie du gibet pour elle qui était si fière de ses origines !...

– Suffit, dit Jorge, en la coupant. Laissez-moi seul à présent... Laissez-moi pleurer...

Vous me rendez certainement justice, cher lecteur, en supposant que je n'ai pas imaginé les amours de Dom João V avec une Tzigane, appelée Margarida do Monte, laquelle s'est fait aimer, en sa qualité de sœur dominicaine, d'un illustre jeune homme qui a été pendu pour s'être déguisé en charbonnier afin d'entrer dans la cellule de la bien-aimée de son roi. Si je soupçonnais que vous éprouveriez d'injustes doutes, je recopierais ce passage où le chevalier de Oliveira me justifie et me cautionne : "...J'ai vu mon souverain traîner de fort pesantes chaînes, dans lesquelles il est resté longtemps captif à cause d'industrielles manigances ou d'un sort, comme on le disait, de Margarida do Monte, une créature de race bohémienne. Combien de désordres, d'exils, et de morts ont entraînés les intrigues de cette femme ! Elle est finalement morte enfermée au couvent de la Rosa de Lisbonne, comme une religieuse de l'ordre du patriarche de Saint-Dominique. Ce nouveau père, qu'on l'avait forcée à reconnaître, ne lui mit pas du plomb dans la tête. Elle engagea un muguet à lui rendre visite dans sa cellule ; il se prêta à ses appétits, fut malheureusement surpris, et pendu peu après. Il était entré au couvent, déguisé en charbonnier ; comme il a été appréhendé avec son déguisement, il est aujourd'hui plus connu sous le nom de *Charbonnier de la Rosa*, que par son nom de baptême ou de famille.<sup>1</sup>"

L'amour des Tziganes était en ce temps là funeste, invincible et fatal. Au deuxième volume de ce récit, nous aurons une meilleure occasion de donner un exemple du prestige des femmes de cette race, perdu dans la confusion des races qui se sont heureusement fondues, à la lumière de la civilisation, dans le moule universel de l'humanité.

Quelle idée de faisaient nos aïeux de la race qu'on appelait aussi bien

---

<sup>1</sup> *Amusement périodique*, vol II, p. 65 et 66.



égyptienne que bohémienne ? Les uns disaient qu'elle était originaire de Tartarie, et avait infesté l'Europe en 1417, avec un passeport de Sigismond, roi de Hongrie et les recommandations de quelques princes qui la vénéraient comme une race de prophètes, de visionnaires extraordinairement éclairés sur des choses touchant les hautes sphères, qui accomplissaient des décrets de Dieu, qui leur avait donné l'ordre de parcourir la terre, à condition de ne pas en posséder la moindre parcelle. D'après les princes qui les protégeaient, les Tziganes expiaient la faute qu'avaient commise leurs ancêtres, qui habitaient l'Égypte, et n'avaient pas voulu accueillir Jésus et sa Très Sainte Mère poursuivis par Hérode.

D'autres croyaient qu'ils venaient de Perse ; et que, tous les sept ans, ils partaient en caravanes, sous la contrainte d'une loi qui les forçait à s'en aller gagner leur vie par le monde, parce qu'ils n'ont pas de patrie qui assure leur subsistance.

D'autres enfin les considèrent comme les descendants des dix tribus d'Israël, prisonnières de Salmanasar, roi d'Assyrie.

Quoi qu'il en soit, ces enfants dont l'origine reste mystérieuse, étaient appelés *Zigeuner* en Allemagne, *cingari* ou *zingari* en Italie, *ciganos* ou *tziganos* dans les Espagnes<sup>1</sup>.

Si l'Histoire ne nous dit rien d'important sur les Gitans au Portugal, la législation nous confirme clairement qu'ils ont séjourné par ici dans de longues et dangereuses caravanes. La législation nous permet également de supposer que quelques monarques leur accordèrent l'indulgente autorisation de vivre dans certaines localités de notre pays ; lesquelles, je ne puis d'emblée le préciser ; je présume pourtant, comme il est fort probable, que quelques bourgades frontalières de Trás-os-Montes et de la Beira Alta étaient la résidence légale des bandes qui se rendaient tous les ans aux principales foires de notre nation.

Je citerai, en passant, les chartes royales que j'ai entre les mains, qui traitent cette question, lesquelles méritaient d'être intégralement diffusées pour qui approfondirait ce sujet avec plus de savoir et de patience dans ses investigations.

Dans l'*Ordonnance filipina*, je trouve une charte royale du 17 août 1557 "sur le départ des Tziganes du royaume". Elle est adressée au corrégidor du canton de Pinhel, et s'exprime en ces termes sur les points concernant l'objet de mes recherches : "Par la loi des chapitres des cortes que le roi, mon seigneur et mon aïeul<sup>2</sup>, que Dieu tienne en sa Sainte Gloire, a promulguée à Évora en l'an 1535, il est interdit aux Tziganes, s'ils ne veulent pas encourir les peines qui y sont prévues, de pénétrer dans mes

---

<sup>1</sup> Les Catalans, les Andalous, les Basques, les Galiciens, les Castellans, et tous ceux que j'oublie comprendront l'emploi du pluriel par l'auteur. (NdT)

<sup>2</sup> Dom João III. C'est Dom Sebastião ou, plus exactement, la régente Dona Catarina qui légifère.

royaumes et seigneuries, pour éviter certains délits qu'ils y commettent et causent forces dommages et préjudices à notre peuple ; et comme il est dit que les dits Tziganes pénètrent dans mes dits royaumes... Je trouve bon et vous ordonne de ne pas consentir à ce que résident, ni ne se déplacent en aucun endroit de ce canton ; et si certains d'entre eux, maintenant ou plus tard, s'y déplacent, ou s'y installent, vous les arrêterez et procéderez à leur encontre à l'exécution des dites peines... C'est ce que je trouve bon, nonobstant les mesures, quelles qu'elles soient, prises par mon seigneur et aïeul, ou moi-même selon lesquelles les dits Tziganes ou certains d'entre eux ont l'autorisation d'entrer ou de se déplacer dans mes royaumes, lesquelles mesures, je les révoque toutes... Et les personnes qui disposeraient de telles autorisations, vous leur fixerez un délai de trente jours pour quitter mes royaumes. Jorge da Costa a rédigé cet acte à Lisbonne, le 17 août 1557."

Elle devait être urgente, cette charte royale écrite vingt-quatre jours après la mort de Dom João III.

Je ne sais à quel point les ordres de la Régence furent suivis d'effet. L'on peut supposer que la discipline s'est aussitôt relâchée, ou au bout de quelques années ; parce que seize ans après, par un décret du 14 mars et une apostille du 15 avril 1573, se référant au mépris dont on faisait preuve en oubliant les règlements et les lois anciennes, Dom Sebastião ajoute que les Tziganes "sont les auteurs de beaucoup de vols, d'insultes et de délits dont le peuple essuie maints désagréments et de gros tracassés." En vertu de quoi, il fait crier dans tous les lieux publics l'ordre de quitter le territoire aux Gitans et aux Gitanes, ainsi qu'aux personnes qui les accompagneraient, dans un délai de trente jours, nonobstant les autorisations accordées par Dom João III et lui-même.

Au bout de trente jours, ajoute l'annonce, les Tziganes que l'on trouverait devraient être aussitôt fouettés et condamnés aux galères, à perpétuité. Quant aux femmes, selon l'apostille, comme elles ne peuvent endurer le châtement des galères, elles devront être publiquement fouettées, avant qu'on leur passe la corde au cou, en lisant le décret qui les condamne, et leurs corps seront jetés hors du royaume.

La rigueur des peines n'a pas refréné l'audace des hordes de Bohémiens. Ils étaient accompagnés de Portugais et d'étrangers de différentes nations, déguisés en Tziganes, parlant leur langue, laquelle n'est apparentée à aucune autre qui soit connue des lexicographes<sup>1</sup>.

À mon avis, ce qui subjuguait les étrangers et les Portugais, c'étaient les Tziganes, femmes d'une extraordinaire beauté. "*Leurs filles*", dit Francisco

---

<sup>1</sup> Ces lexicographes n'ont pas d'oreille, la variante romani dite *caló* de la péninsule ibérique, ne cache pas ses origines romanes, malgré la présence de certains termes empruntés au basque. (NdT)

*Xavier de Oliveira, sont fort jolies et fort agréables, il y en a même qui sont parfaitement belles, spirituelles, et engageantes. Une seule de ces filles a fait quelquefois plus de tort à un pays qu'une troupe entière de ses parens. Certainement elles sont engageantes, je le répète, et elles ont l'art de forcer les hommes à les aimer, et à se dépouiller de tout ce qu'ils ont pour leur plaire. Ce sont de dangereuses femelles, et souvent bien funestes<sup>1</sup>."*

La loi qui exige que l'on tue les Gitans et les Gitanes, qui ne se soumettraient pas aux chartes que l'on vient de résumer, est de Philippe I<sup>er</sup> <sup>2</sup>. Le contenu même de la loi montre à quel point elles étaient devenues puissantes et redoutables, les hordes de Bohémiens au Portugal, auxquelles se joignaient des Portugais portant leurs costumes et parlant leur langue. Il n'était pas rare qu'elles osassent entrer dans les hameaux, les armes à la main, missent à sac les maisons, et repoussassent les forces de l'ordre et les troupes régulières. Ceux qui au bout de quatre mois ne renonceraient pas aux vêtements de leur race, ne parleraient pas la langue portugaise ou castillane, et ne se mêleraient pas à la population des villages, encouraient la peine du gibet à l'endroit où on les trouverait. Les femmes des tziganes prisonniers des galères de Lisbonne, la loi les sommait de partir dans un délai de quatre mois, sous peine d'être fouettées, la corde au cou, avec la lecture de leur sentence, puis exilées au Brésil.

Cette loi, sévère à première vue, accordait aux Tziganes le droit de se faire facilement naturaliser, en leur permettant d'établir leur résidence au Portugal, plus franchement que ne l'avaient fait les dispositions des anciens rois. C'est elle qui, selon moi, a permis en grande partie d'en finir avec les hordes vagabondes, donnant, pour ainsi dire, une patrie à des milliers de familles qui ne connaissaient ni berceau ni sépulture.

Certaines caravanes de cette race insociable, les plus féroces peut-être, n'ont toutefois pas craint le gibet, et n'ont pas été flattés de la permission qu'on leur accordait de devenir Portugais. De grands seigneurs les protégeaient au Portugal, comme le comte de Óbidos lui-même à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Un contemporain rapporte qu'un grand nombre d'entre eux se réunissaient à la grande foire de Santarém, et logeaient dans les

---

<sup>1</sup> *Amusement périodique*, Vol II, p. 65. Oliveira écrivait les lignes que je transcris en 1741, cent soixante-huit ans après la loi qui donnait l'ordre de fouetter les Tziganes, et cent quarante-neuf après celle qui donnait l'ordre de les pendre. Cela met parfaitement en lumière la fascination qui leur permettait de paralyser les bras des exécuteurs de la loi, en relevant, parmi les Portugais, la gageure de se faire aimer personnellement par le roi. Dans le deuxième volume de cet ouvrage, le chevalier de Oliveira sera une victime et la preuve irréfutable de leur puissante magie. (NdA).

Toute la citation est en français dans le texte. (NdT)

<sup>2</sup> Philippe I du Portugal est également Philippe II d'Espagne. Preuve qu'on peut être Philippe I et II à la fois, il suffit de réunir deux couronnes. (NdT)

étales de ce comte au village de Pernes. Le chevalier de Oliveira, tout jeune alors, qui avait un penchant pour les amours des Tziganes, allait passer à Pernes les trois semaines que durait la foire ; comme il le reconnaît, il cajolait les femmes et les filles des Tziganes, et faisait des cadeaux à leurs enfants. "J'ai compris, écrit-il, que c'était le meilleur, sinon l'unique expédient, de m'épargner les insultes et les mauvais procédés de cette sorte de gens. Sur ce point, je ne me suis pas trompé, ils m'obéissaient comme des esclaves, ils m'appelaient leur seigneur, ils m'adoraient ; et, je dois l'avouer pour leur rendre justice, que jamais je n'ai subi le moindre outrage de ceux qui appartenaient à ce groupe, et que j'ai en outre vécu avec eux durant quinze ou seize ans. Mes amis et mes voisins de ce village ne pouvaient en dire autant. Comme ils étaient méchants avec ces misérables, ils avaient droit au même traitement. Les Tziganes avaient le plus grand respect pour le comte de Óbidos, leur bienfaiteur. Je crois qu'ils n'auraient pas hésité à risquer leur vie pour lui ; ils me l'affirmaient du moins avec une certaine énergie et toutes les apparences de la sincérité. Ils me disaient également que leur naturel ne leur permettait pas en principe de rendre le mal pour le bien, et que jamais ils ne pourraient être ingrats envers ceux qui leur rendaient service. Ce qui m'en a convaincu, c'est un fait que j'invoquerai comme exemple et comme preuve, un fait vraiment rare et peut-être unique. Le 7 novembre 1727, alors que je traversais la pinède de Azambuja<sup>1</sup> entre onze heures et midi, Ziedel, le roi ou le chef de la caravane, s'approcha de moi, en compagnie de trois individus que je ne connaissais pas. Ils étaient armés de carabines et de pistolets ; et, bien que je fusse armé comme eux, je n'avais avec moi que deux domestiques, et ne pouvais compter que sur l'un d'eux. Nos forces étaient bien inégales. Ziedel ne me craignait certainement pas, il pouvait m'imposer sa loi, il lui suffisait de m'attaquer pour m'enlever la bourse, et la vie, s'il voulait. L'aimable brigand me salua avec tout le respect que l'on peut imaginer, et m'avoua que depuis quelques mois il parcourait cette forêt, à la tête d'une bande de truands qui ne vivaient que de ce qu'ils volaient aux voyageurs. Il ajouta qu'il se tiendrait pour infâme, s'il me molestait aussi peu que ce fût ; et pour me rassurer tout à fait, il m'a donné un billet signé de sa main, c'est à dire une sorte de passeport écrit au dos d'une carte, un sept de trèfle, sur laquelle il donnait l'ordre à ses autres complices de me laisser passer librement. En fait, ce passeport m'a été fort utile. Une demi-heure avant

---

<sup>1</sup> Le narrateur dit qu'à son époque la pinède de Azambuja était un bois touffu où l'on tombait à chaque pas sur des brigands. Vous savez, cher lecteur, la tristesse dont a été pris Almeida Garrett, quand, passant par Santarém, il a cherché la fameuse pinède ; ne la trouvant pas, il s'est dit qu'elle avait changé, avait été *consolidée*. Si vous voulez savoir ce qu'est une pinède d'Azambuja consolidée, faites ce que vous dit Almeida Garrett : "Lisez les budgets, voyez la liste des redevances, parcourez les engagements pris..."

d'entrer à Azambuja, j'ai rencontré une bande qui m'a montré autant de respect que son chef. Il devait y avoir de quinze à vingt scélérats que je ne connaissais pas, et trois Tziganes que j'avais vus dans le village de Pernes, lesquels ont fait preuve avec moi d'une grande considération, en invoquant de petits services que je leur avais rendus. Quoique vous les jugiez flétris par ce métier de brigands de grand chemin, ces hommes n'ont pas voulu, malgré mes instances, accepter deux pièces d'or que je leur ai offertes."

C'est de cette tribu de brigands qu'était sortie Margarida do Monte, maîtresse de Dom João V, sœur dominicaine de la Rosa, pour laquelle a été pendu Garcia de Moura, que la tradition fait revivre sous le surnom de *Charbonnier de la Rosa*.

## CHAPITRE XI

**S**ARA ET SA FILLE ne suffisaient pas à détourner les pensées de Jorge, tristement absorbées par le supplice ignominieux de son frère. Il se peut que ce fait ne l'eût guère affecté, si la maladie, en ulcérant, si j'ose employer ce mot, l'organe de la sensibilité, ne l'avait pas prédisposé à voir dans les malheurs de ses frères et de sa mère une étoile fatale qui l'eût poursuivi lui-même d'une façon sinistre et poursuivrait sa femme et sa fille.

Cette appréhension tenace, combattue en vain par des raisons et des tendresses, aboutit à une monomanie qui menaçait de plonger son esprit dans une totale confusion. Serrant dans ses bras Leonor, Jorge lui parlait du funeste destin qu'elle allait accomplir ; et quand sa mère, baignée de larmes, le contredisait, invoquant la confiance qu'il affichait en la bonté de Dieu, Jorge s'exclamait sur un ton de déclamation tragique, qui pouvait faire douter de son intégrité mentale :

– Et toi, Sara, si la mort ne te fauche pas plus tôt, tu mourras comme ta mère et ton père ! Tu mourras sur le bûcher !... Et notre fille mourra comme toi et comme eux !...

Les jours passaient, toujours aussi sombres. Il n'y en eut plus un seul où il conçût quelque espoir. La maladie progressait tellement vite vers sa conclusion fatale que ni la science ni la piété ne pouvaient proposer d'ouverture aux cœurs serrés des deux familles qui semblaient se confondre dans le chagrin et les larmes. Jorge de Barros disait à Simão de Sá que la Providence l'avait amené à Covilhã pour accueillir une veuve et une orpheline, qui ne pourraient plus compter sur un mari et un père. Il lui expliquait l'état de ses bien amaigris avoirs, déplorant le dénuement presque total dans lequel il laissait sa famille. Il lui suggérait des

expédients presque impraticables pour déterrer le trésor de Bemposta, et demandait à Simão de Sá, compte tenu des futures richesses de sa femme ou de sa fille, d'avancer les sommes nécessaires pour assurer leur subsistance.

C'est dans cette humeur mélancolique et d'autres entretiens encore plus douloureux avec sa femme, que se passèrent les dix derniers jours de Jorge de Barros ; jusqu'à ce que la mort, si attendue, qui, prenant tout le monde de court, détachât son âme de tous les liens qui la retenaient à son corps lacéré d'âpres souffrances. La piété de Jorge resplendit dans ses dernières heures, sinon de la façon dont tout le monde crut que cette âme se joignit à Dieu, au moins dans la mesure il n'y a pas d'argument solide qui nous induise à penser et regretter qu'elle se soit perdue. Jorge expira sans répondre aux exigences du cérémonial catholique, il est vrai ; mais il n'a pas non plus accepté le cérémonial judaïque. Quand il a vu le rabbin avec ses dix témoins au chevet de son lit, il leur a fait signe de se retirer en disant :

– Le témoin de ma conscience, c'est Dieu. Le Miséricordieux Seigneur me jugera, dans sa bonté, sans entendre la déposition des témoins de ma confession.<sup>1</sup>

Leonor fut l'ange de l'espérance, comme agenouillée là, près du tombeau de son père, demandant à sa mère, pour elle, de ne pas s'y jeter, Elle avait alors sept ans, Leonor, c'était une merveilleuse enfant à qui les extralucides promettaient bien des infortunes, tirant leurs horoscopes de l'air triste et rêveur qu'elle prenait en posant les yeux sur un ciel triste comme elle ; elle restait un long moment dans son ravissement, croyant qu'elle voyait son père, ou Dieu sait si c'était une de ces visions que Dieu permet à ses anges en ce monde. Sara put donc se remettre de l'état de prostration où elle était plongée, se lever, réchauffer son visage presque figé par un froid cadavérique sur les lèvres de sa fille, et sécher ses larmes

---

<sup>1</sup> Quand un juif commence à ressentir les affres de l'agonie, un rabbin s'approche de son lit en compagnie de dix témoins. Ceux-ci entendront la confession de ses péchés, qu'il fera en employant des lettres de l'alphabet. Chacune symbolise un péché des plus communs, mais, si le moribond dispose de tout son esprit et d'assez d'intelligence pour s'exprimer sans avoir recours à des symboles, il se confesse comme les chrétiens. Le malade demande à Dieu de lui donner la santé, ou qu'il ait pitié de son âme ; il lui demande surtout de tenir compte des douleurs qu'il aura endurées pour contrebalancer les fautes qu'il devra expier. Les amis de l'agonisant vont ensemble à la synagogue prier pour lui, lui donnant un nom différent du sien, afin de montrer que le repentir a fait de lui un autre homme. Ceux qui restent dans la chambre attendent le moment de sa mort, certains baisent la face du défunt, une très ancienne coutume, comme le laisse supposer Philon quand il regrette que Jacob ne puisse donner un dernier baiser à son fils, qui était mort contre toute attente. Cet usage, qui signifie le suprême adieu aux âmes les plus chères, a été transmise aux païens, si nous devons appeler usage un acte où tout exprime la tendresse, et la force d'une déchirante saudade.

pour arriver à voir le chemin périlleux qu'elle devrait faire prendre à la petite orpheline pauvre.

Leurs maigres avoirs, administrés par Simão de Sá, semblaient rapporter assez pour nourrir Sara et Leonor, ou, pour être plus exact, l'Hébreu de Covilhã faisait comme si l'héritage de Sara était plus important que ne le pensait Jorge.

Le commerce de Simão avait prospéré plus franchement à Amsterdam qu'au Portugal. Cela compensa la perte de ses biens fonciers dans sa patrie, aussitôt confisqués par le Saint-Office, vu que la fuite de leur propriétaire dénonçait bien plus que nécessaire le judaïsme de Simão et de ses parents, spoliés comme lui.

Leonor développait en grandissant les grâces de son corps et de son esprit. Sara obéissait à la volonté de son mari qui, au cours de ses voyages où il avait fréquenté des sociétés fort différentes de la portugaise, avait conçu le désir et l'envie de voir sa fille éduquée comme un garçon, à l'instar de tant de dames qui lui avaient été présentées à l'étranger, particulièrement en Italie, dans des familles israélites. L'on trouvait à Amsterdam en abondance des *matrones*, ces préceptrices instruites, formées au contact d'Isabel Correia, la juive portugaise. C'est en leur compagnie que Leonor étudiait les Belles Lettres, sans négliger les autres matières.

Cinq ans passèrent.

La correspondance de Lourença Coutinho, plus ou moins surveillée par l'Inquisition, ne s'interrompit jamais. Comme une femme qui avait beaucoup souffert et largement payé son tribut de larmes au chagrin qu'elle avait éprouvé à la mort de Jorge, qui l'avait délivrée, elle imaginait des formules réconfortantes pour soulager la douleur de Dona Sara. Le projet de marier son António à Leonor n'avait pas été le moins du monde menacé. Elle voulait que cette union fût réalisée dès que son fils aurait terminé ses études à Coïmbra ; mais ce désir était traversé par la peur que lui inspirait le danger que Sara pourrait encore courir au Portugal.

À la demande de son amie, Sara lui envoya le portrait de Leonor, que lui remit l'étudiant António José, pendant les vacances de sa dernière année.

António José da Silva — tel était le nom du spécialiste en droit canon — répondit à cette attention par un transport de poésie amoureuse, que sa mère offrit à Leonor. La petite répondit avec une douceur ingénue à ces vers dans de courtes lignes de prose, ni enthousiastes, ni pleines d'espoir. Sa mère l'y avait presque poussée, délicatement, en lui rapportant le joyeux pacte conclu entre la mère d'António et elle, six ans après la naissance de la promise. Leonor avait souri avec une précoce gravité : elle trouvait amusant ce petit jeu de deux mères heureuses.

À la fin de l'année 1726, Sara apprit la mort de Dona Francisca Pereira Teles, chez les cousins Barros, après sept ans de démence franchement

déclarée, et des accès d'une effroyable rage. Il était clair, d'après ce que racontait Lourença Coutinho, que sa mort avait offert un exemple d'horreur, parce que la Providence, on ne peut plus juste, lui avait donné, dans ses dernières vingt-quatre heures, les clartés de la raison, pour qu'elle vît la vie qu'elle laissait derrière elle, et les mérites qu'elle emportait devant le Juge Suprême. Il advint ainsi qu'à la porte de l'Éternité se présentassent Luis Pereira, son père, l'ancien, qui la maudissait ; son mari poussé à la sépulture par les humiliants chagrins qu'elle lui avait infligés ; ses fils perdus par la dépravation morale de leur mère qui avait instillé son venin dans leurs instincts avec la vie licencieuse qu'elle les avait encouragés à mener. Et, comme on lui avait dit alors que son fils Jorge était mort depuis longtemps en Hollande, Dona Francisca avait manifesté une joie féroce, sûre qu'elle était, qu'après s'être converti au judaïsme, il se trouvait en enfer, irrémédiablement. L'affreux spectacle d'une agonie dont les affres étaient entrecoupées de grimaces trahissant la jubilation, il n'y a pas de tableau des horreurs de cette vie à quoi les comparer ! Les pieuses exclamations des moines n'eurent sur elle aucun effet. Ces vingt-quatre heures de lucidité, Dieu ne les lui avait pas données pour qu'elle se repentît, sinon pour qu'elle entrât dans l'autre monde en se souvenant de ce qu'elle avait été dans celui-ci. Ce sont ces réflexions, entre autres, que l'avocat João Mendes confiait à sa femme, et dont elle faisait part à son amie.

Pour ce qui est des avoirs de Dona Francisca Pereira Teles, João Mendes da Silva estimait que Leonor, la fille de Jorge, pourrait n'en récupérer qu'une infime partie, ou même rien. Le majorat bien entamé par la mort de Garcia de Moura passerait au premier né de sa femme, avec qui il ne vivait pas. Le second mari de Dona Francisca s'était rendu maître du reste de la maison, en la surchargeant d'obligations et de dettes, réelles ou mensongères, qui rendaient impraticable toute tentative d'en libérer le patrimoine de Jorge de Barros. De ce côté-là, Sara n'avait rien à attendre au Portugal. Mais, disait Lourença :

"Il te reste encore le trésor de Bemposta, parce que j'n'ai jamais entendu dire, ni suggérer que quelqu'un l'eût découvert. Le palais est la résidence de infants Dom Francisco et Dom António, les frères de Dom João V, et comme mon mari connaît le grand-aumônier, il lui a plusieurs fois parlé du trésor, pour le sonder, et le chapelain a dit que ce fameux trésor était un signe avant-coureur de la folie de Dona Francisca. Ce chapelain a un fils intendant à Bemposta, qui croit que le trésor existe, parce qu'il a entendu l'histoire de la bague. Il a cherché un certain temps à voir mon mari, il voulait savoir dans quelle partie du monde se trouvaient les héritiers de Jorge de Barros afin de s'entendre avec eux sur la dite bague ; mais mon mari lui a prudemment menti, il lui a dit qu'il n'en avait jamais entendu parler, de peur que le bonhomme n'allât mettre la ferme sens dessus dessous, et, si le diable y mettait du sien, qu'il ne finît par le



trouver.

"Écoute, je nourris l'espoir de te voir encore disposer des richesses de ton mari, ma chère Sara. Tôt ou tard, tu vas venir au Portugal. Il suffit d'observer l'état d'esprit de l'Inquisition. Mon mari juge que c'est encore trop tôt ; mais ma nostalgie m'incite à croire que mon vieux est bien timoré. Je pense que tu pourrais vivre à Lisbonne sous un autre nom, tant que cette haine de nos bourreaux ne s'apaise pas. Il n'y a plus aucun de tes ennemis qui soit encore en vie. Je ne sais pas qui irait te dénoncer à présent.

"Mon António m'inspire plus de crainte avec ses imprudences, là-bas, à Coïmbra, d'après ce que me font savoir certains étudiants juifs. Il entretient des liens étroits, quand il se trouve à Lisbonne, avec ce Francisco Xavier, le fils de mon amie Isabel, dont je t'ai souvent parlé. Ce Francisco n'est ni juif, ni chrétien ; il se dit philosophe et ne se cache pas pour tailler des croupières aux moines et à l'Inquisition. Quand on l'a vu si dévot et croyant il y a huit ans ! Je pense qu'on le respecte à cause du comte de Tarouca, ils sont inséparables ; mais je crains que mon fils ne soit le responsable de ses délires.

Mon petit António se plaint de la froideur de sa future fiancée, en disant que l'atmosphère de la Hollande a couvert son cœur de neige. Quand il est venu pour ses vacances de Pâques, pour entendre ce qu'il avait à dire, je lui ai suggéré que je craignais que notre Leonor ne se sentît aucune inclination pour le mariage, vue la glaciale tiédeur de ses lettres. Ce qu'entendant, mon garçon a fait deux allers et retours dans le salon et récité un dizain qui m'a fait rire, et que je t'envoie pour te faire rire, toi aussi. Regarde la drôlerie que montre ce diantre de poète à l'occasion :

*Toute femme qui n'est pas  
Portée à se marier,  
Le Démon l'emportera  
Si l'amour ne peut l'enlever ;  
Il lui faudra renoncer  
À ses tyranniques mépris ;  
Si elle ne veut adoucir  
Ses rigueurs, elle doit choisir :  
Se marier pour ne pas mourir  
Ou mourir pour ne pas se marier.<sup>1</sup>*

"Ne va pas t'imaginer, Sara, que mon António soit d'un naturel folâtre. Tu ne peux te faire une idée des heures si tristes qui l'éloignent du commerce intime avec sa famille. Il s'enferme dans sa chambre, appuie sa tête sur ses mains, et reste plongé dans une torpeur dont moi seule,

---

<sup>1</sup> Ce dizain se trouve dans un des opéras d'António José da Silva.

j'arrive à le réveiller à force de calineries. Il m'a déjà dit une fois qu'il pressentait de grands malheurs. Un autre fois, il a demandé à son père la permission de quitter le Portugal, bien qu'il dût assurer sa subsistance à l'étranger en exerçant un métier modeste. Mais (ce qui est singulier) tout ce qu'il écrit est joyeux ! Il dit que c'est dans ses heures les plus tristes, qu'il tire de son imagination les plus drôles des comédies, qu'il a tissées afin de se perfectionner en prévision de l'avenir. Son père lui crie d'étudier le Droit Canonique, et tout ce qu'il fait, c'est lire et relire un gros livre qu'il appelle son Plaute, et l'autre au nom de Gil Vicente.

"Quelles impertinences que les miennes quand je te parle de ce fils à moi que j'aime tant ! Pardonne les excès de mon cœur, Sara, car tu es mère. Demande avec moi à Dieu que ses présages ne se réalisent pas ; que ton innocente fille le lui demande aussi, parce que le ciel ne peut être sourd aux prières de notre jolie Leonor."

## CHAPITRE XII

**S**ARA SE LANGUISSAIT DE LISBONNE, comme si une heure de bonheur avait fait reverdir en elle un palmier dans le désert de sa jeunesse aride. Elle eût dû ressentir de la haine pour une terre où son père et sa mère avaient été dévorés par les flammes, encore allumées pour ses malheureux frères. Simão de Sá ne comprenait pas les saudades de Sara ; il les combattait pour la dissuader de rentrer au Portugal, tant que le déroulement du temps n'aurait pas écrasé les fanatiques sanguinaires, qui se déchaînaient encore plus sous un règne qui, selon, des visionnaires mal avisés, devait apporter une amélioration dans le sort des Hébreux, si l'on en croyait la conjoncture encourageante dont ils profitaient dans tous les états sauf l'Espagne.

Sara semblait acquiescer ; elle ne cessait pourtant pas de prier Lourença de se renseigner sur l'esprit du Saint-Office, et de la rappeler dès qu'elle pourrait le faire en toute sécurité.

Le docteur João Mendes da Silva, se fiant à l'opinion du familier du Saint-Office, Diogo de Barros, et du grand argentier José de Oliveira e Sousa, dit que sa femme pouvait rappeler hardiment Sara, pour qu'elle allât vivre non pas chez eux, mais chez les de Barros, qui, bien qu'elle fût de confession juive, la recevraient en tant que veuve de Jorge de Barros.

Dans ces circonstances on ne peut plus favorables, Simão de Sá ne s'opposa pas au départ de Sara, si ce n'est avec ses larmes et celles de sa famille qui s'était habituée à considérer que ces deux dames lui appartenaient en tout et pour toujours. C'était une bien faible opposition que leurs larmes face à la fulgurante attraction de cette funeste étoile

dont Jorge de Barros, mourant, avait laissé filtrer la lueur sur le destin des siens.

Sara récupéra l'héritage encore augmenté de son mari, et partit d'Amsterdam, confiée aux bons soins du consul espagnol de La Haye, qui se retirait en Espagne, sur un bâtiment se dirigeant vers Séville. Redoutant fort l'Inquisition à Séville, la plus importante de la péninsule, le foyer de ce feu qui se répandait à travers le territoire espagnol, et avait fendu les mers jusqu'à l'Inde, Simão de Sá eut un vilain pressentiment touchant le passage de Sara par ce sol maudit imbibé du sang des Hébreux ; Sara ne donnait cependant aucun poids aux pressentiments de Simão, jugeant impossible que le Saint-Office entravât ses déplacements dans un pays où elle n'était pas connue, alors qu'elle voyageait en compagnie d'une famille chrétienne et fort considérée en Espagne.

Le visage de l'Hébreu laissait voir à quel point il était affecté de ce qui se rapprochait fort de l'ingratitude de la part de Sara, qui, pour Lourença Coutinho, pouvait se séparer sans larmes des gens qui l'avaient tirée d'affaire les jours où elle avait été inquiétée. Les yeux de Leonor étaient en même temps noyés sous les sanglots, ils protestaient contre l'inexplicable comportement de sa mère, qui échangeait une existence paisible et assurée contre les soubresauts d'un Portugal d'où les Hébreux fuyaient à chaque heure avec leurs biens, en se soustrayant à grand peine à la vigilance de l'Inquisition.

Reviens chez nous, si ta mère se perd, et si on te laisse aller, ma fille, dit en secret Simão à Leonor. Reviens à la famille au sein de laquelle tu es née, ma petite. Mes filles ont bercé tes premiers sommeils. Ton berceau a été le leur. Aime ta mère, obéis-lui ; mais, si elle vient à te manquer, reviens chez nous.

Sara considérait avec une crainte superstitieuse les larmes de Leonor, quand, en haute mer, la gamine tournait son visage inquiet vers les brumes ou elle laissait la Hollande et les gens qu'elle avait chéris dans son enfance. Sa mère lui parlait du ciel, des arbres, des orangeries, du soleil, des étoiles du Portugal. Au cours d'une de ces descriptions des délices de sa Lisbonne, où elle évoquait son soleil, ses étoiles, ses orangeries, Leonor la coupa, en disant :

– Et les bûchers, mère ?!

– Quelle affreuse question, ma fille ! Pour l'amour de Dieu, ne m'en parle pas !... N'as-tu donc pas vu la lettre de Lourença ?!

– Oui... Et j'ai aussi vu monsieur Simão, répondit Leonor. Vous avez constaté, ma mère, la terreur dont il était saisi en nous voyant partir...

– C'était l'amitié qu'il ressentait pour nous, ma petite...

– Bien sûr... mais... nous aurions mieux fait...

Sara avait besoin de quelqu'un pour la rassurer afin de ne pas se laisser gagner par les craintes de sa fille. Le courage qu'elle avait au moment de ses adieux s'évanouissait peu à peu. Le repentir commençait à faire son chemin. Elle se demandait, avec une versatilité toute féminine, comment elle avait pu sacrifier la paix ainsi que les bien-être dont elle jouissait en Hollande, pour le plaisir puéril de retrouver une terre où elle n'avait qu'une amie, pour laquelle elle en abandonnait tant et si réelles en les plongeant dans l'affliction.

Leonor continuait à pleurer silencieusement.

La famille espagnole accordait plus de foi à elle-même qu'aux chagrins de Sara et de sa fille. Quoique tolérantes, l'épouse et les autres dames entourant le consul castillan regardaient du coin de l'œil les juives qu'elles avaient accepté de prendre avec elles, parce que le consul gardait beaucoup d'obligations envers Simão de Sá et d'autres Hébreux portugais qui, contrairement à leur habitude, lui avaient prêté de l'argent sans intérêt. Mais là, en haute mer, les attentions des dames prises de nausées envers les Israélites portugaises, pouvaient être, sans injure aucune, assimilées à une totale indifférence, comme si elles craignaient de sauter du même canot sur les quais de Séville, acoquinées avec des gens de cette race.

À bord de ce navire, se trouvait un commerçant de Valladolid, entre deux âges, qui, dès son embarquement se mit à fixer Leonor avec des yeux langoureux. Il ne perdait pas une occasion de lui dire des mots doux. La famille du consul était également originaire de Valladolid.

Bien qu'elle remarquât le dégoût de sa fille, Sara écoutait malgré elle les galanteries un tantinet recrues de l'Espagnol, s'entretenait avec lui parce qu'il était l'unique passager qui lui fît bon visage et s'employât à l'obliger, en louchant sur la jolie fille morose. L'Espagnol pour qui ses compatriotes avaient beaucoup de considération, offrit sa protection à Sara, dans un pays où celle-ci lui serait nécessaire, vu qu'elle était une nouvelle-chrétienne d'après ce qu'il avait entendu dire à un familier du consul. C'est là que la juive vit ce que valait la recommandation de personnes qui la dénonçaient, au risque de la voir emprisonnée en Espagne. Le commerçant renforça ses craintes en lui promettant une protection efficace.

Convaincue de l'insinuante bonté des quarante ans et plus de son compagnon de voyage, Sara lui confia l'essentiel de sa vie, avec une indiscrete franchise. Les bonnes âmes sont dotées d'une bien fâcheuse qualité ; elles sont communicatives, ouvertes, puérilement expansives. L'Espagnol manifesta beaucoup d'intérêt pour l'histoire que Sara se repentit de lui avoir révélée, dès que sa fille lui eut dit :

– Dieu veuille que vous ne regrettiez pas, ma mère, de parler si sincèrement à un inconnu !... Je ne sais quel mal me dit mon cœur de cet homme !...

– Voilà qui est injuste, ma fille ! dit Sara. Nous devrions donc nous méfier d'une personne qui fait preuve à notre égard d'une telle courtoisie, et nous offre ses services en terre étrangère...

– Toute la terre est pour nous étrangère, ma mère... Nous sommes partout entourées d'ennemis, depuis que nous nous avons renoncé au soutien que nous offrait monsieur Simão.

– Tu es une visionnaire, Leonor ! Tu me fais peur !... J'éprouve déjà des remords.

Le négociant de Valladolid n'arrêtait pas cependant de faire la cour à Leonor qui, craignant le dépit de cet opiniâtre soupirant, accueillait moins sévèrement ses bons mots et son marivaudage languissants.

Elles accostèrent à Séville. De là, Sara comptait, sous la conduite d'une personne que lui avait recommandée Simão de Sá, poursuivre sur terre son chemin vers le Portugal. Le temps lui faisant de plus en plus défaut pour venir à bout du projet abject d'imposer son affection à Leonor, le négociant se déclara, en demandant à la mère la main de sa fille. Sara lui répondit qu'un mari lui avait été donné avant même sa naissance. L'Espagnol écarta cette futile objection en précisant l'étendue de ses richesses et de son pouvoir, non sans laisser transparaître le dépit qu'elle provoquerait chez lui en dédaignant une telle offre. Leonor pressait sa mère de quitter au plus tôt Séville, surtout après que les chrétiens-nouveaux à qui elles avaient été recommandées leur avaient inspiré la crainte qu'un tel homme ne se vengeât par quelque vilénie.

Atterrée, désorientée, Sara ne savait que faire. Son esprit succomba avant même de distinguer l'ombre de l'Inquisition. Effrayés par les menaces que de telles hôtesse pouvaient faire peser sur leur tranquillité, les Hébreux chez qui elles étaient descendues, brûlaient de les voir partir. Sara alla trouver la famille du consul, pour lui demander de l'aide. La famille, compatissante leur offrit de les amener avec elles à Valladolid, et de les envoyer, de là, avec toutes les précautions requises, au Portugal. L'on peut supposer que le riche commerçant avait gagné à sa cause la famille du consul ; les dames, fort étonnées, reprochaient à Leonor de ne pas accepter un si riche mari, que le plus providentiel des hasards lui proposait.

Dans cette agitation, face à l'affliction, aux hésitations de Sara, Leonor disait :

– Voyez, ma mère, la paix que nous avons abandonnée, et l'inquiétude qui nous ronge.

Faute de voir qui pourrait lui donner de meilleurs conseils, Sara confia son sort à la fallacieuse protection des dames espagnoles, et les suivit à Valladolid.

## CHAPITRE XIII

**O**N LES ACCUEILLIT dans cette famille, qui se montrait à présent à visage encore plus découvert. Au bout de quelques jours, Sara demanda qu'on la laissât partir pour le Portugal, vu que sa fille repoussait les avances du négociant. La passion de cet homme avait dégénéré en une rancœur qui réclamait vengeance. Ces dames hospitalières s'en ouvrirent à Sara, elles jugeaient son refus de mauvais augure. Le prétendant qui avait pris fort mal cette rebuffade, à ce qu'elles disaient, était le frère d'un conseiller du Saint-Office ; malheur à elles, si sa vengeance passait par la délation !

La veuve aux abois ne faisait même pas confiance à ces femmes au point de leur communiquer son plan pour s'échapper. Elle se préparait cependant à s'enfuir, en gagnant quelque hameau dans les environs, d'où elle pourrait aisément poursuivre son voyage par des chemins peu fréquentés.

Ces préparatifs ne pouvaient se faire secrètement ; dans son angoisse, Sara n'avait pas la sérénité nécessaire pour tromper la famille qui l'espionnait, sans perdre une occasion d'essayer de réduire la répugnance de Leonor. L'Espagnol fut prévenu des intentions de Sara, et de la décision définitive de sa fille, laquelle avait répondu qu'elle préférerait de loin mourir sur le bûcher, que vivre mariée à un tel homme. Sa mère lui reprocha cette brutale réponse, à un moment où il convenait de cacher ses intentions.

Leonor répondit :

– Je n'en ai plus rien à faire de mourir, puisque j'ai perdu tout espoir de connaître un seul jour de repos. Si ce n'est ici, ce sera au Portugal... Personne n'échappe à son étoile...

Le désespoir, l'effet d'un repentir sans remède, conduisit la veuve de Jorge de Barros à fuir, sur un coup de tête, de Valladolid, par une porte dérobée, alors que la plupart des personnes de la maison se trouvait à la messe. Les deux fugitives n'emportaient avec elles que la grosse somme que Simão de Sá leur avait remise, et qui représentait l'héritage de Jorge.

C'était une initiative insensée. Le marchand ne laissait aucun répit à ses espions. La beauté de Leonor était déjà trop connue pour passer inaperçue sous sa mantille sévillane. Les deux femmes se dénonçaient par l'anxiété qu'elles montraient en recherchant un guide sans indiquer leur destination, elles ne remarquaient pas les deux mouchards qui les suivaient de près. Elle s'arrêtèrent à la porte d'une église, d'où sortait beaucoup de monde, dans l'intention de se mêler à la multitude, et de partir par une des portes de la ville. Le peuple les remarquait, et plus encore les sbires qui ne les perdaient pas de vue, et rien qu'en les remarquant la foule les dénonçait. Leonor tremblait, blottie contre sa

mère, et murmurait :

– Ces deux hommes viennent nous arrêter...

Un jeune homme qui s'était approché en les entendant parler portugais, s'adressa à Sara :

– Si vous avez peur de l'Inquisition, fuyez, ces hommes de main vous suivent... Vous êtes Portugaises ?

– Oui, Monsieur, dit Sara au jeune homme qui avait posé sa question en portugais. Où allons-nous pouvoir nous réfugier ?

– Entrez dans l'église, je vais voir si je vous trouve un moyen de vous échapper par une des portes de la sacristie.

Tandis qu'elles se frayaient un chemin dans la foule qui se pressait contre la porte de l'église, les familiers devant qui l'on s'écartait spontanément, les devancèrent et leur donnèrent l'ordre de les suivre. Le Portugais se dit : "Trop tard... Elles sent perdues..."

Les prisonnières posèrent sur lui des yeux baignés de larmes, comme si elles attendaient le salut du jeune homme qui avait voulu les sauver.

Le peuple s'agglutinait autour d'elles ; les sbires firent signe à des haliebardiens d'un corps de garde de dégager le passage. Pendant ce temps, le jeune Portugais courut chez l'alcade, et se fit annoncer sous le nom de Francisco Xavier de Oliveira.

C'était le fils de Dona Isabel Neves, l'amie de Lourença Coutinho. L'on dira ailleurs ce qui avait amené l'ami de António José da Silva à Valladolid.

L'alcade reçut tout de suite le fils du grand argentier du Portugal, un ami de longue date.

– Alors ? demanda l'alcade, elle s'est encore enfuie, cette gitane endiablée ?

– Non, Monsieur : c'est une raison plus sérieuse qui m'amène à vous importuner. Deux Portugaises viennent d'être arrêtées par des mouchards de cette infâme Inquisition.

– Parlez bas, vous êtes fous ! lança l'alcade.

– Ce sont deux dames qui me paraissent être mère et fille.

– Des juives ou des sorcières ?

– Je ne sais pas. Ce sont deux dames, et l'une d'elle est aussi belle qu'un séraphin !

– Que voulez-vous donc, Monsieur ? Que j'aille les arracher à leurs fers ? demanda l'alcade en souriant.

– Je sais bien que vous ne le pouvez pas.

– C'est heureux que vous le sachiez.

– Je veux simplement que vous cherchiez à savoir qui elles sont.

– Ça, c'est possible ; revenez d'ici deux heures.

L'alcade entra dans le tribunal du Saint-Office avant l'Inquisiteur. Comme une personne qui inspirait une grande confiance aux officiers de l'Inquisition, il put facilement s'approcher des prisonnières, qui avaient

été conduites dans un vestibule, où l'on avait l'habitude de faire attendre les prévenus avant qu'on les appelât pour leur premier interrogatoire.

Leonor se leva en voyant arriver l'alcade, dont la position sociale se révélait dans l'aplomb mesuré de sa démarche. Sara voulut se redresser ; mais le tremblement de ses jambes et les convulsions dont son corps était secoué ne le lui permirent pas. Tout ce qu'elle put faire, c'est joindre les mains.

– Asseyez-vous, Mesdames, dit l'alcade. Je ne suis pas inquisiteur. Je viens ici pour savoir qui vous êtes, parce qu'il y a une personne qui s'intéresse à vous, et peut vous être, au Portugal, d'un grand secours. Ne cherchez pas à me tromper, cela peut vous faire du tort.

– Ma mère, dit Leonor, est Sara de Carvalho, et je suis Leonor Maria de Carvalho.

– D'où êtes-vous ?

– Je suis née à Lisbonne, et ma fille est née, elle aussi, au Portugal, dans la ville de Covilhã. Dites, Monseigneur, à la personne qui se préoccupe du salut des femmes désemparées que nous sommes, que je suis la veuve de Jorge de Barros, petit-fils de Luís de Barros, le grand argentier du Royaume.

– Suffit ! s'exclama l'Espagnol, j'ai déjà entendu parler de vous par le gentilhomme qui m'a envoyé ici !... Connaissez-vous Francisco Xavier de Oliveira ?

– De Oliveira ? s'exclama Sara, le fils de Dona Isabel, la femme du grand argentier ?...

– Lui-même.

– Oh, Monsieur !... Dites-lui que l'une des prisonnières est la promise, et la parente en plus de son ami António José da Silva...

– Qui est incarcéré dans les cachots de l'Inquisition à Lisbonne...

– Incarcéré !... Depuis quand ? demanda Leonor.

– Depuis deux mois. Je le sais de son ami, Xavier de Oliveira... Mais il va s'en sortir... Vous pouvez être sûres qu'il va s'en sortir. À présent, tâchons de savoir ce qu'il adviendra de vous. Sara... Je vous conseille de vous servir d'un autre nom... N'avez-vous jamais été baptisée ? J'ai entendu dire que si...

– Je l'ai été... On m'a appelée Maria.

– Appelez-vous donc Maria... Adieu, c'est l'heure. Vous pouvez compter sur quelques amis.

C'est ainsi que Francisco Xavier de Oliveira apprit les noms des prisonnières, et précipita son voyage à Lisbonne, dans le but de faire en sorte que le Saint-Office y réclamât ces nouvelles-chrétiennes en tant que Portugaises.

L'interrogatoire commença à la fin de l'après-midi. Jusque là, les familiers de l'Inquisition recueillirent des informations sur les prisonnières, soit en passant par les dames à qui on les avait recommandées,



soit par le négociant qui les avait dénoncées. L'on n'avait constaté, dans les bagages des juives, la présence d'aucun document qui les accusât, grâce aux précautions de Simão de Sá qui ne les avait laissé partir avec rien qui pût trahir leur origine juive, et avait déchiré toutes les lettres de Lourença Coutinho que l'imprudente Sara conservait précieusement.

L'interrogatoire fut bref. La veuve balbutiait des réponses entrecoupées de sanglots. Leonor répondait avec une étonnante dignité, baissant les yeux sur ses mains qu'elle avait croisées en haut de sa poitrine.

Elle dit qui était son père, d'où elle venait, où elle allait. Questionnée sur la religion qu'elle pratiquait, elle dit qu'elle aimait Dieu comme son créateur, les créatures douées de raison comme ses frères, enfants du même Dieu.

Sur les formules étrangères à ses croyances, elle ne répondit pas. Elle dit juste qu'elle avait reçu le sacrement du baptême, parce que son père était chrétien et sa mère baptisée. Comme ses réponses n'apportaient pas d'éclaircissements tout à fait suffisants, l'inquisiteur insista pour savoir si elle et sa mère suivaient le rituel judaïque. Leonor réfléchit quelques instants avant de répondre :

– Ni celui-là, ni un autre. Mon père nous demandait d'aimer Dieu et notre prochain, et il nous disait que la plus divine religion, c'était la plus ardente charité.

La nuit tomba.

L'inquisiteur donna, en sortant, l'ordre de garder ensemble, en attendant de nouvelles instructions, les prisonnières dans l'une des pièces réservées aux personnes appréhendées pour de simples soupçons.

Quand il arriva chez lui, il trouva l'alcade qui l'attendait, assis à la cheminée de Sa Très Illustre Révérendissime.

L'alcade qui avait passé deux heures chez le consul venu de Hollande, arracha aux dames le secret de la vindicative passion du négociant. Ces dames, bourrelées de remords, racontèrent ce qui était arrivé ; elles désapprouvaient les procédés du délateur, et s'accusaient elles-mêmes d'avoir presque prêté la main à cette immonde trame, car elles estimaient jusqu'à un certain point, que c'était un excellent mariage.

L'alcade s'en fut conter cette histoire à l'inquisiteur, qui confirma avoir recueilli cette dénonciation du frère du négociant, conseiller du Saint-Office et chanoine de la cathédrale.

– Si vous aviez vu, Votre Excellence, dit l'inquisiteur, les réponses de la fille, et si vous aviez vu son visage, vous excuseriez la violence du délateur ! Elle est si belle, elle montre un tel discernement !... Eh bien, le Saint-Office ne sera pas l'instrument de la vengeance d'un vieil homme égaré ; mais justice sera faite comme il se doit.

– Ce qui serait juste, ce serait d'envoyer ces malheureuses au Portugal, dit l'alcade.

Laissez-les ici, elles ne manqueront pas de nourriture et de lumière.

Nous sommes aujourd'hui le cinq octobre... Le 26 janvier l'on célèbre un autodafé public. Elles repartiront toutes les deux réconciliées avec les autorités religieuses, si l'on ne découvre pas alors des preuves à charge. Vous être autorisé, Votre Excellence, à leur en faire part, vu que vous êtes déjà allé les voir sans mon autorisation. Leur arrestation a été de notoriété publique ; je ne puis agir autrement que je le fais.

– Quatre mois ! s'exclama l'alcade.

– Ne dirait-on pas que vous en êtes surpris !?

Le lendemain, Sara et Leonor apprenaient la bonne nouvelle par une lettre de l'alcade. Elles reçurent tout de suite après leurs bagages, on leur accorda l'autorisation de faire acheter tous les aliments dont elles auraient envie.

L'on publia l'infamie du délateur. C'était l'alcade qui en faisait grand bruit. La campagne à son encontre aboutit à ce qu'on le harcelât de brocards et de traits si blessants que le bonhomme, au bout de quinze jours, s'enfuit de Valladolid pour cacher son ignominie. L'alcade n'était cependant pas d'humeur à se contenter de l'exil de ce goujat. Il le débusqua dans une ferme à deux lieues de la ville. Il fit jusque là résonner les huées d'une insolente populace stipendiée par ses soins, et se consacra longtemps à sa mission judiciaire, laquelle finit par affecter les facultés mentales du malheureux réfugié. Au bout de quelques années, le négociant expira dans un asile d'aliénés. De ses capacités perverses, une seule avait survécu à la perte de sa raison, en cet homme dont je ne connais pas le nom, parce que je ne l'ai pas trouvé dans les notes subsidiaires de ce récit. La seule perversion qu'il fût à même de manifester, c'était de se souvenir, jusqu'à sa dernière heure de la juive, que ce benêt sanguinaire espérait toujours voir au bûcher.

Dans l'autodafé publiquement célébré à l'église de São Pedro à Valladolid, le 26 janvier 1727, sortirent libres et "lavées de toutes les accusations pour cause de judaïsme", d'après les attendus contenus dans la liste, Maria de Carvalho, native de Lisbonne, âgée de quarante-sept ans, et Leonor Maria de Carvalho, native de Covilhã, au Portugal, âgée de quatorze ans.

À la sortie du cachot, ces deux dames rencontrèrent, pour les accompagner au Portugal, le vieux Diogo de Barros, l'oncle de Jorge, et Francisco Xavier de Oliveira, le galant jeune homme qui avait voulu les sauver.

– Et notre ami, António José da Silva ? demanda l'amie de Lourença Coutinho.

– Il est libre, dit Francisco Xavier de Oliveira. On lui a juste cassé les doigts sous la torture.

**FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE**



René Biberfeld - 2019